

LE MONDE ILLUSTRÉ

# ALBUM UNIVERSEL

19<sup>e</sup> ANNEE—No 48

MONTREAL, 28 MARS 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



ROSA MYSTICA

## ALBUM UNIVERSEL

Bureau de Rédaction : Bâtiment de "La Presse,"  
55 rue Saint-Jacques. Boîte du Bureau de Poste pour la  
correspondance, 758. Tiroir du Bureau de Poste pour les  
journaux, 2191.

## ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 . . . . . 6 MOIS, \$1.50  
4 MOIS, \$1.00 . . . . . Payable d'avance

## A NOS LECTEURS

Il nous fait plaisir d'annoncer qu'à partir de la semaine prochaine nos lecteurs auront l'avantage de lire les spirituels "Entre-Nous" de M. Léon Ledieu, qui a bien voulu consentir à nous prêter son concours.

Nul doute que cette acquisition sera bien vue du public en général, et que, comme autrefois, ce fin chroniqueur saura nous faire passer d'agréables instants.

## LE FOOTBALL PNEUMATIQUE

Tel est le nom du petit jeu de société illustré en la page 1135 du numéro de ce jour ; pour compréhensible qu'il soit à première vue, il peut encore s'accommoder de quelques explications.

Le foot-ball pneumatique — son nom le dit assez — est un jeu de ballon au souffle. Nous le devons aux marins, ces grands enfants dans l'ordre social, quand il s'agit d'amusements propres à rompre la monotonie d'une croisière sur l'immensité des mers.

Qu'on se reporte à notre gravure de la page 1135. Sur une table de six pieds de long environ par trois de large, on a figuré un terrain de football au moyen de deux ficelles surélevées d'un pouce à peu près par des bouchons de liège qu'on a glissés dessous. A chaque extrémité de ce terrain on place les buts — les goals — pour lesquels les marins ont pris deux flacons quelconques, reliés l'un à l'autre par un objet aussi quelconque : disons une cander ou une fourchette.

Le terrain est en sus divisé en deux par une ligne tirée à la craie, par le travers de la table. Une ligne semblable est tirée, par le travers de la table, six pouces en avant des goals.

Le ballon ou foot-ball est un oeuf évidé ; c'est-à-dire un oeuf dont on a retiré le contenu au moyen d'un tout petit trou pratiqué à l'un de ses bouts. C'est cette coquille d'oeuf qu'il s'agit pour les joueurs de faire passer entre leurs buts respectifs rien qu'en soufflant dessus.

Les joueurs sont en nombre égal les uns contre les autres. Dans notre gravure de la page 1135, ils sont quatre contre quatre, avec un referee assisté de deux umpires.

Au lieu de se faire face l'une à l'autre, les deux équipes se partagent les deux côtés de la table alternativement. C'est-à-dire que l'homme du milieu, dans la rangée qu'on voit de dos, a pour associés les joueurs qu'on voit de face à chaque extrémité de la table, en avant de lui, et le goal-keeper de gauche ; de même, l'homme du milieu, dans la rangée qu'on voit de face, a pour associés les joueurs qu'on voit de dos à chaque extrémité de la table en avant de lui, et le goal-keeper de droite.

L'objet du jeu, avons-nous dit, est pour chaque équipe de joueurs de faire passer l'oeuf dans leurs goals respectifs, mais rien qu'en soufflant dessus. Ils doivent pour cela se tenir les mains sous la table et ne pas avancer la tête sur le terrain par delà les cordes tendues dans le sens de sa longueur, non plus qu'au delà des lignes à la craie tirées transversalement, en avant des goals. Les goal-keepers ne peuvent souffler sur l'oeuf que quand il est pour eux en dedans de la ligne à la craie tirée en avant des goals. Personne ne doit parler sur la partie.

Si l'oeuf passe à travers les goals, cela compte 3 points ; s'il dépasse la ligne à la craie en avant des goals, cela compte 1 point.

Inutile de dire qu'on fait la partie d'autant de points que l'on veut, et que, pour l'ouvrir, l'oeuf est mis au milieu de la table, sur la ligne à la craie qui la partage en deux.

Que nos lecteurs essaient du foot-ball pneumatique, et ils nous en diront des nouvelles.

## LE CERCLE OLIER

Il n'y a que quelques jours, le cercle Olier, de l'Alliance Nationale, une de nos plus belles organisations mutualistes de Montréal, célébrait les "noces de bois" de sa fondation. En effet, ce cercle n'existe que depuis cinq ans, et, cependant, il jouit déjà d'une popularité et d'un renom extraordinaires.

Aussi, l'"Album Universel" a-t-il cru intéressant de consacrer une de ses pages aux photographies des principaux membres du cercle Olier, qui, comme on le verra, est composé de la fine fleur de la jeunesse canadienne.

Cette fête à laquelle nous venons de faire allusion, a eu lieu au mois de février dernier, dans une des salles du Monument National.

A la table d'honneur se voyaient, aux côtés de M. Armand Grenier, président, M. l'abbé W. Hébert, aumônier du Cercle ; le R. P. P. Léonardo, missionnaire italien ; M. Eug. H. Godin, directeur de l'Alliance Nationale ; le Dr L. A. Gagnier, médecin du Cercle ; M. Clovis Laporte, représentant les Forestiers Canadiens ; M. P. Bonhomme, administrateur de "La Sauvegarde" ; le docteur Bernier, M. J. L. Perron, avocat ; F. Lacasse, avocat ; M. Wilfrid Dagenais, avocat, délégué de la Société Sainte-Cécile ; J. L. Chalifoux, avocat, et M. J. E. Fournier.

Remarqués, de ce côté, autour des tables : MM. D. Desjardins, E. Paquette, Emile L'Heureux, J. A. Héroux, S. Turgeon, S. Dubord, J. B. Robillard,



M. Armand Grenier, avocat, président du Cercle Olier de l'Alliance Nationale

C. M. ; J. P. Lefebvre, C. M. ; le Dr F. Paquette, le Dr C. N. Poitras, le Dr J.-Bte Chartier, J. A. E. Dion, avocat ; Alphonse Fisette, Edouard Gervais, E. Leprime, Edm. Sawyer, Alp. Surprenant, J. A. N. Pruneau, avocat ; N. U. Lacasse, avocat ; F. J. Bourbonnière, avocat ; Edouard Panneton, P. Phaneuf, J. A. Lepage, J. D. Bérard, Chs Mailhot, Louis Pariseau, Ernest Deniger, J. B. Beaudry, P. L. O. Couture, R. Archambault, Frank X. Langellier, Arthur Quesnel, A. Guertin, Ludger Gravel, Emile Montet, A. Giroux, le "Journal" ; Jules Fournier, "La Presse" ; Louvigny de Montigny, "La Patrie" ; E. Archambault, M. Tremblay, M. Mercier, J. A. Trépanier, A. E. Landry, A. Lalonde, J. D. Trudel, O. Turcot, Cyrille Bertrand, Alphonse Gagné, I. Moquin, A. T. Deguise, Ad. Bertrand, A. Brodeur, P. N. Trahan, Albert Fournier, A. W. Grenier, J. S. Perron, J. A. Gaudet, fils ; Hippolyte Courtien, Henri P. Courtien, J. E. Millette, Aug. Comte, A. Brassard, C. Fournier, A. Pillet, Alb. Badaeu, Nap. Moisan, O. Lauzon, L. P. Barrette, A. C. Moffat, Martial E. Leprohon, Oscar Ranger, E. Panneton, Alf. Laliberté.

Les organisateurs, à qui revient le succès de la fête, sont : MM. Armand Grenier, président ; C. E. E. Authier, J. L. Chalifoux, Augustin Comte,

J. E. Fournier, L. A. Gagnier, Ludger Gravel, L. H. Guertin, Frank Langellier, Isidore Moquin, J. L. Perron, O. M. H. Lapallice, secrétaire.

Le comité de régie du Cercle Olier est ainsi composé :

MM. Armand Grenier, président ; J. D. Trudel, vice-président ; O. M. H. Lapallice, secrétaire-archiviste ; C. E. E. Authier, secrétaire-financier ; L. H. Guertin, trésorier ; L. A. Gagnier, médecin ; Ludger Gravel, commissaire ; Frank Langellier, introducteur ; J. L. Perron, substitut.

## EN AVANT, LES JEUNES

Lundi, le 16 courant, avait lieu à la salle Poiré, une grande soirée dramatique et musicale, donnée par l'"Association Dramatique de Montréal". Cette séance a obtenu un beau succès, qui fait honneur à cette société d'amateurs.

Le "Cercle du Drapeau" qui, entre parenthèse, ne manque jamais l'occasion d'encourager ses confrères, était représenté par MM. Conrad J. Gauthier, J. Hub. Tremblay, Lucien Meunier et Thomas Tremblay, qui occupaient une loge de droite. Nous avons aussi remarqué MM. Od. Allaire et Ovide LaMouche, du "Cercle Dramatique Maison-neuve" ; MM. P. Joliceur, O. St Georges et Art. Généreux, de la "Cie de Vaudeville Philippe", et M. F. Gaudet, du "Cercle Royal".

L'orchestre Décary avait été retenu pour cette soirée : c'est dire que la partie musicale a été rendue d'une manière parfaite.

On a joué pour la circonstance un drame en trois actes de Botrel, intitulé : "Chantepie". Cette pièce a été très bien jouée.

M. J.-A. Perrault a été tout particulièrement heureux dans son interprétation du rôle de "Renot" ; c'est ce personnage qui a été le mieux rendu ; M. Perrault s'y est révélé amateur de grand talent. Nous le prions d'accepter nos félicitations les plus sincères. M. A. St Onge a joué le rôle du traître "de Piélan" d'une manière très correcte. Sa diction n'est peut-être pas assez soignée, mais sa voix est chaude et son jeu naturel ; il a remporté, à notre humble avis, le succès de la soirée (avec M. Perrault, bien entendu).

M. A. Rochon, très drôle dans "Follet" ; M. E. St Onge, bon dans "Toussaint" ; M. Jos. Chalifoux, extrêmement distingué dans "Malesroit" ; MM. Lafrenière, Sauvalle et Langlois n'ont pas peu contribué au succès de la représentation.

Enfin, "the last, but not the least", M. Jos. Cadieux a rempli le rôle de "Chantepie" avec un rare bonheur. La voix de M. Cadieux est sympathique autant que sa diction est soignée. M. Cadieux a droit à nos félicitations comme interprète et comme organisateur.

Pendant les entr'actes, nous avons entendu les frères Sauvalle dans des chansons de genre, et un imitateur, M. Descoteaux, qui a beaucoup fait rire. La déclamation de M. Jos. Cadieux a été très goûtée.

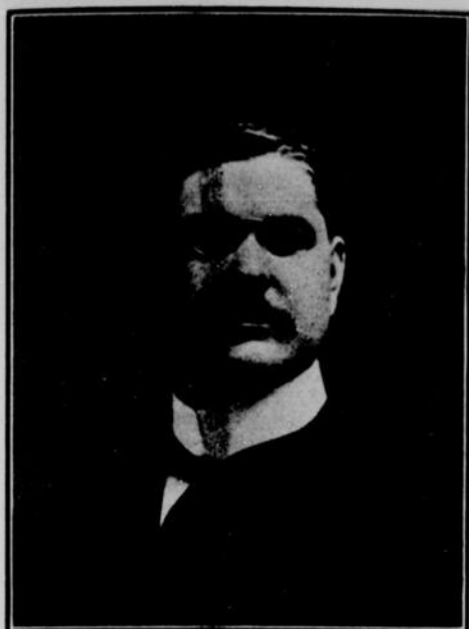
Pour terminer la représentation, on a joué "Le Homard ou les Deux Plaideurs", bouffonnerie en un acte (plus ou moins drôle), rendue avec un grand naturel, cependant, par MM. J.-A. Perrault, J. Daoust, H. Sauvalle, Jos. Cadieux, A. Rochon, A. Sauvalle et H. Lafrenière. M. Jos. Cadieux mérite une mention toute spéciale pour la manière dont il a rempli le rôle de "Mtre Chrysostôme".

Bref, cette soirée a obtenu un beau succès, que l'on doit ajouter à ceux que remporte toujours l'"Association Dramatique de Montréal".

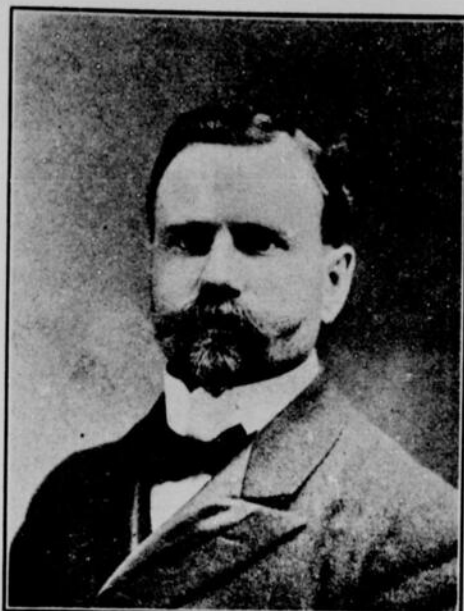
H. PAUL MIERY, (C. J. G...)

## PLUS DE MARQUES DE PICOTE

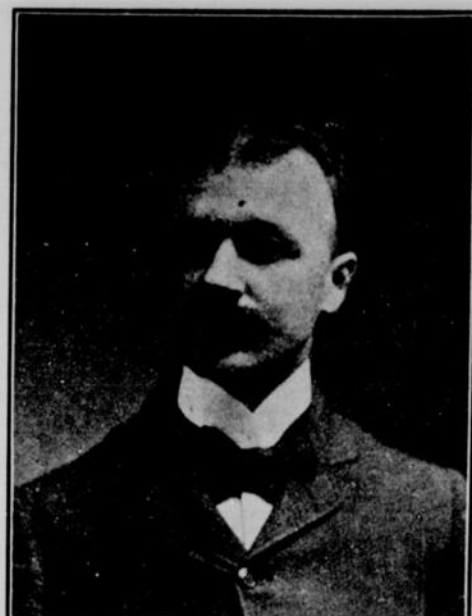
Les gens qui ont eu la picote et en général tous ceux qui ont eu la figure attaquée par quelque affection de peau, voire même par les rides de la vieillesse, apprendront avec plaisir qu'un spécialiste, Mde Mays, de New-York, a trouvé le moyen de faire disparaître ces stigmates. L'annonce de sa découverte et de son traitement est à lire, page 1151, de notre numéro de ce jour. Qu'il nous suffise de dire ici que Mde Mays a ouvert un bureau à Montréal, 68 rue McKay, et qu'elle possède les meilleures références quant à l'efficacité de son traitement.



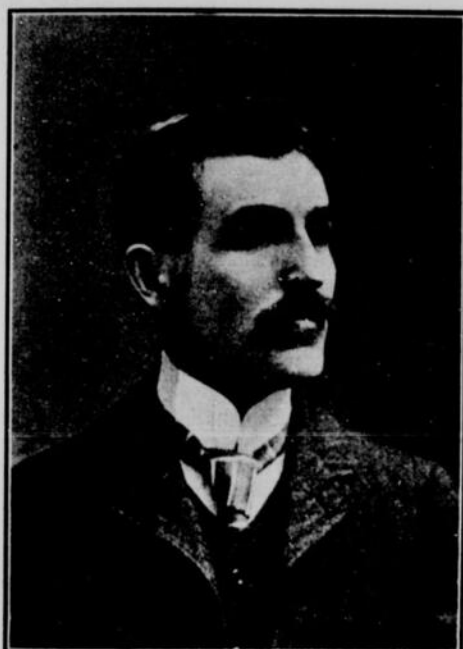
M. J.-L. Perron, avocat, substitut du président-général de l'Alliance Nationale.



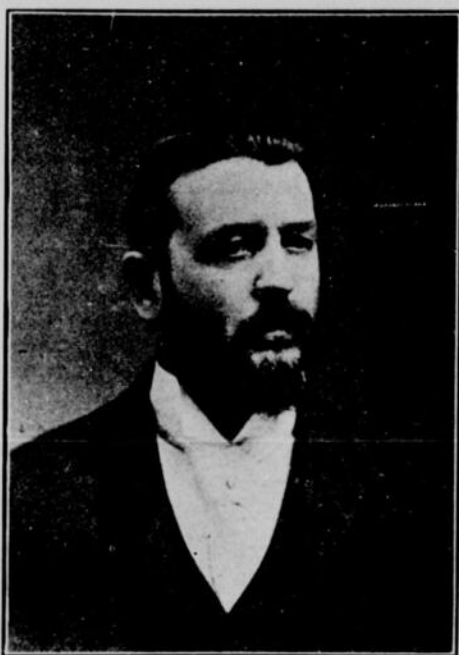
M. le docteur L.-A. Gagnier, médecin.



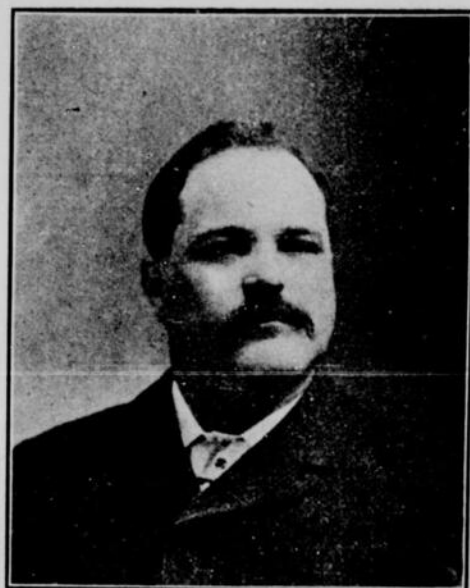
M. O.-M.-H. Lapalice, secrétaire-archiviste.



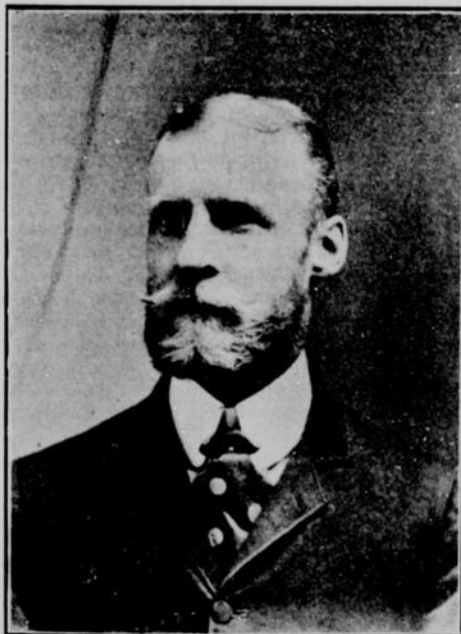
M. L.-H. Guertin, trésorier.



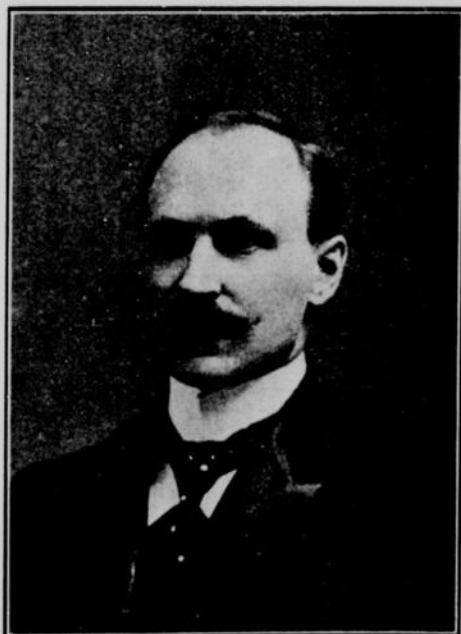
M. C.-E.-E. Authier, secrétaire-financier.



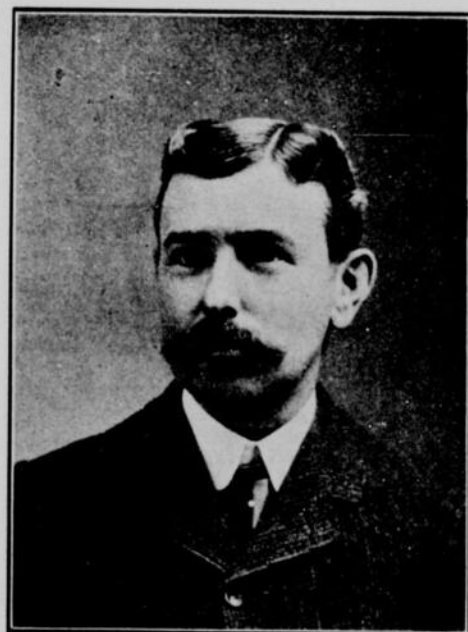
M. Ludger Gravel, commissaire.



M. Augustin Comte, membre du comité du banquet.



M. J.-L. Chalifoux, avocat, membre du comité du banquet.



M. Isidore Moquin, membre du comité du banquet.

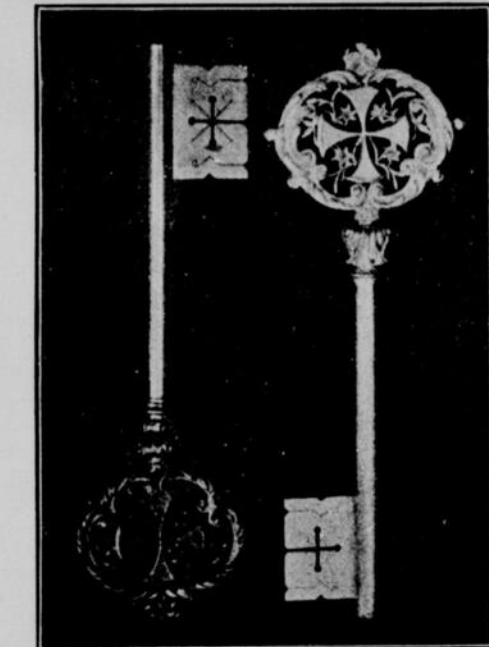
LETTRE D'EUROPE

Du correspondant spécial de "l'Album Universel," M. Léon Zor

Paris, 10 mars, 1903.



Les fêtes jubilaires de Sa Sainteté le Pape ont considérablement défrayé la chronique parisienne, cette semaine. De leur côté, les journaux illustrés ont publié force gravures sur les grandes cérémonies qui viennent d'avoir lieu au Vatican. Vos propres journaux ont bien dû eux-mêmes être remplis de



gravures intéressantes à ce sujet.

J'ai cru, cependant, devoir vous expédier les photographies de l'avant et du revers de la médaille d'or offerte au Pape Léon XIII par le Comité des Pèlerinages, ainsi que des chefs symboliques du Jubilé.

Comme vous le savez sans doute, le Comité in-



ternational des Pèlerinages a fait graver une médaille d'or qui a été remise le 20 février à Léon XIII par le cardinal Ferrari. Des exemplaires semblables à celui du Pape seront offerts aux chefs d'Etat et aux grands dignitaires de l'Eglise.

Le Pape est représenté couronné de la tiare qui lui a été offerte à l'occasion du Jubilé.



Le gouvernement a célébré, dimanche, le centenaire d'Edgar Quinet. Cette cérémonie peut se diviser en deux parties bien distinctes; le matin, réunion sur la place du Panthéon des groupes et Comités de libre pensée et des positivistes, qui se sont rendus au cimetière Montparnasse, où des discours ont été prononcés sur la tombe du célèbre philo-



sophe et homme politique; l'après-midi, M. Loubet est venu honorer de sa présence une séance solennelle tenue à la Sorbonne pour célébrer la mémoire d'Edgar Quinet.

L'intendant général Perrier vient de mourir à Versailles, à un âge très avancé.

Peu connu de la jeune génération, l'intendant général Perrier s'était

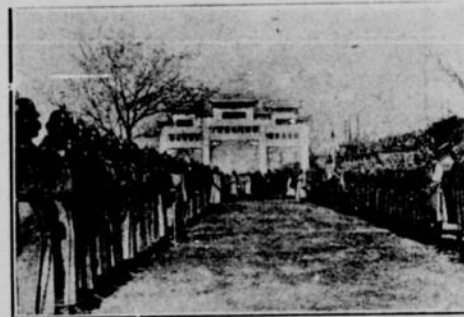
fait remarquer pour le soin qu'il porta en 1870 à l'alimentation de Paris, pendant le siège.

L'amiral Roustan, décédé samedi à Paris, était né le 10 juin 1842. Entré à l'Ecole navale à dix-sept ans, il était lieutenant de vaisseau dix ans plus tard. Il prit part à la campagne du Tonkin, fut nommé préfet maritime à Brest, et, en 1902, commanda la division navale de la "Baltique", sur



laquelle le président de la République accomplit son voyage en Russie. L'amiral Roustan était un des chefs les plus estimés de la marine.

La photographie ci-jointe représente le championnat français de Cross-Country, au moment du départ des 310 coureurs dans les bois de Saint-Cloud. Ce championnat annuel, organisé par l'Union des Sociétés Françaises des Sports Athlétiques,



s'est disputé, dimanche, pour la quinzième fois, devant 5,000 spectateurs environ. Trois cent dix coureurs, représentant 31 équipes, ont participé à cette belle course, qui mesurait 16 kilom. 500 m. d'un parcours très accidenté. Ragueneau, de la "Société Athlétique de Montrouge", a triomphé pour la troisième fois.

De Peking nous arrivent les nouvelles concernant l'inauguration d'un arc expiatoire sur l'em-



placement du meurtre du baron de Kettiebs, ambassadeur d'Allemagne.

On se rappelle que le ministre d'Allemagne avait été assassiné par les Chinois, le 20 juin 1900, lors



de l'attaque des légations. Le prince Tchouen, au nom de S. M. Guillaume II, ont prononcé des allocutions où, par un euphémisme tout diplomatique, le siège des légations a été qualifié de "regrettable malentendu"; après quoi, les troupes allemandes, cent hommes environ, ont défilé avec leur habituelle correction.

Expédiée en moins d'une demi-heure, cette cérémonie, faite pour évoquer le souvenir d'un guerrier, après dirigé contre tous les représentants de puissances, n'a pas eu suffisamment le grave caractère qu'elle comportait. Les ministres étrangers, en grand uniforme, comme l'avait spécifié la convocation, échangeaient avec les personnages officiels du Céleste Empire d'indulgentes poignées de mains; aucun service d'ordre n'ayant été organisé, ils étaient d'ailleurs mêlés à la foule des mercantils et des badauds, et ils durent se frayer péniblement un passage au milieu de la population chinoise, qui, elle, n'avait rien compris, rien appris, rien oublié.

La fin des Invalides est proche. Le ministre de la Guerre a demandé leur suppression. Le palais grandiose qui les abrite, bâti pour en contenir 3,000, et qui, sous Napoléon Ier, en reçut jusqu'à 7,000 (il avait même, à cette époque, des succursales à Avignon et à Louvain), compte à peine aujourd'hui une centaine d'hôtes, épaves de Crimée ou d'Italie.

A quoi bon, dès lors, garder ces vastes locaux inoccupés! Voici trente-deux ans qu'il n'y eut de grande guerre: il n'y a donc plus de raison de garder cette maison de retraite pour blessés. Une fois qu'on aura pu s'entendre sur la façon d'assurer pratiquement le repos des derniers Invalides pendant les quelques années qui leur restent à vivre, on les licenciera et les bâtiments qui leur étaient affectés serviront à l'installation d'un Musée de la Marine.

Cette disparition des Invalides ne nous laisse pas indifférents. Ils furent toujours populaires, ces vieux braves dont nous saluons avec plaisir les pittoresques silhouettes, dont nous vénérons les médailles et les béquilles.

La photographie ci-jointe représente un coin du dortoir des Invalides. C'est la causerie avant le coucher.

Comme choses d'Orient, ce qu'il y a de plus intéressant, cette semaine, c'est la caravane des chameaux sacrés. L'illustration ci-jointe représente le "Mahma" ou dais renfermant le tapis sacré que les pèlerins du Caire vont porter en caravane à la grande mosquée de la Mecque.

Tous les ans, peu de jours après le Beïrâm, une caravane sacrée quitte le Caire en grande pompe, au milieu d'une affluence énorme. Elle porte à la Mecque la Kisoné, tapis dont les morceaux, tissés à Constantinople aux frais du Sultan, sont cousus et doublés au Caire, dans la célèbre mosquée Sultan Hassan. La Kisoné est déposée sur la pierre noire de la Raaba, à la Mecque, où elle reste jusqu'à l'année suivante, puis on la rapporte et on l'expose dans l'une ou l'autre mosquée.

LEON ZOR.

X... est le roi des gaffeurs.  
—Savez-vous ma devise? demandait-il à une dame spirituelle.

—Oui, deux pieds dans un plat.  
Boulinard vient d'être honoré des palmes académiques. Son épouse accueille cette nouvelle avec joie, et, d'une voix que mouille l'émotion:

—Dis-moi, mon chéri, de quelle couleur les porteras-tu?

## M. L'ECHEVIN ROBILLARD,

L'homme du jour au Conseil de Ville de Montréal

On prête à M. l'échevin Robillard l'idée de préconiser au Comité des finances, et plus tard au Conseil de ville, l'idée d'un changement dans le mode de perception des taxes municipales à Montréal. Ce qu'il y a de certain, c'est que Monsieur Robillard est trop bien coté comme homme d'affaires pour n'avoir pas saisi longtemps avant d'entrer au Comité des finances ce qu'il y a de vicieux dans notre système de perception de taxes. Nous oserons même dire, pour l'avoir appris de personnes qui le connaissent mieux que nous, qu'il n'est pas loin de partager l'idée mainte fois exprimée par "La Presse", de l'utilité qu'il y aurait, tant pour le trésor civique que pour la convenance des petits contribuables, de percevoir les taxes, non plus une fois par année à l'hôtel-de-ville, mais en douze versements ou plus, soit à domicile ou dans les différentes stations de police ou de pompiers disséminées par toute la ville.

Au temps où Montréal n'était qu'une ville de quelques mille âmes, il était assez naturel de forcer les contribuables à venir porter leurs taxes au siège du gouvernement municipal, mais qu'on se figure maintenant des gens obligés de partir du voisinage immédiat de Maisonneuve, de St Henri ou d'Outremont, pour aller porter leurs contributions à plusieurs milles de distance.

En certains pays d'Europe, en France notamment, la perception des impôts se fait à domicile par des employés nommés ad hoc. Ces percepteurs ne peuvent exiger aucune somme des contribuables que tout autant qu'ils sont porteurs d'un rôle confectionné par le directeur des contributions et publié par le maire.

Ils donnent quittance aux contribuables de toutes les sommes qu'ils en reçoivent. Ces quittances sont détachées d'un cahier à souche.

Toute quittance non détachée d'un cahier à souche doit être considérée comme nulle et refusée par le contribuable.

Les percepteurs sont tenus, en présence des contribuables et à l'instant même où ils en reçoivent une somme quelconque, de l'épargner en toutes lettres sur leurs rôles.

La cotisation de chaque contribuable est divisée en douze portions égales et payables de mois en mois. Nul ne peut être contraint que pour les termes échus.

Il arrive souvent que les paiements de contribution s'effectuent d'une autre manière, mais il y a alors convention entre le contribuable et le percepteur. Quelques propriétaires s'acquittent en une seule fois, et alors leur article entier est émarginé au 1er juillet; d'autres font deux paiements: moitié en janvier, moitié en décembre, ou bien moitié en mars et moitié en octobre. Il en est enfin qui choisissent trois ou quatre échéances disposées de telle sorte que l'avance faite par eux

au comptable est compensée par une attente d'égale durée de la part du percepteur. Le recouvrement n'ayant pas à souffrir de coutumes semblables, l'administration n'intervient jamais et laisse son agent libre d'opérer comme il croit devoir le faire.

Indépendamment des rôles, les percepteurs tiennent divers livres de comptabilité. Ils sont placés sous les ordres d'un receveur particulier qui, lui-même, relève du trésorier général.

Les receveurs peuvent se faire représenter par

n'accompliraient pas cette formalité, ils peuvent devenir l'objet d'une contrainte.

Nous avons dit plus haut que les contribuables peuvent se libérer au moyen de douze paiements égaux et mensuels. Il est cependant des cas où le percepteur est en droit d'exiger la rentrée immédiate des sommes qu'il a à recouvrer. C'est ainsi que les marchands ambulants, les entrepreneurs d'amusements publics, ainsi que tous les patentables dont la profession n'est pas exercée à demeure fixe, doivent acquitter le montant de leur patente au moment où elle leur est délivrée.

D'autres fois, le rôle des patentes ou licences spéciales n'est émis qu'au mois de mars ou au mois d'avril. La cotisation peut alors être exigée par dixièmes et par neuvièmes, et les intérêts des contribuables n'en souffrent pas puisque trois ou quatre mois se sont écoulés sans qu'aucune somme leur ait été réclamée.

Quant aux taxes d'une importance plus grande, leur recouvrement s'effectue par quart, à la fin de chaque trimestre; mais les trimestres échus lors de l'émission du rôle sont considérés comme dus, et le percepteur peut en requérir le paiement immédiat.

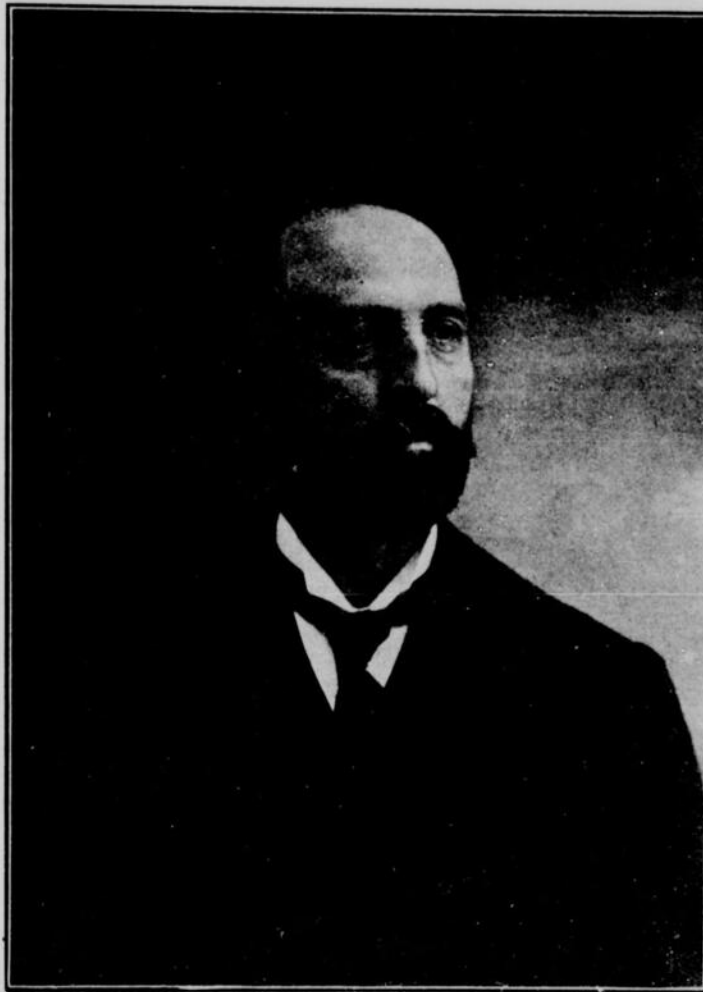
Les percepteurs sont responsables de la non rentrée des sommes qu'ils ont été chargés de percevoir, et les rôles de contributions doivent être complètement soldés par eux au bout de la troisième année. Ce terme échu, ils peuvent être contraints par la vente de leurs biens à remplacer à leurs frais les sommes pour la perception desquelles ils ne justifient pas avoir fait tous leurs efforts et avoir employé les moyens que la loi met à leur disposition; mais, même dans ce cas, ils conservent leur recours contre les contribuables.

Les percepteurs qui n'auraient fait aucune poursuite contre un ou plusieurs contribuables en retard pendant trois années consécutives, à dater du jour où le rôle leur a été remis, perdent leur recours et sont déchus de tous droits et de toute action contre eux. Il en est de même lorsque les poursuites contre les contribuables ont été cessées depuis plus de trois ans.

M. l'échevin Robillard (Clément) est né à Lavallée, comté de Berthier, le 22 mai 1850. Il fit ses études aux écoles primaires de sa paroisse et au collège de L'Assomption, puis il décida d'embrasser une carrière commerciale. Pendant quelques années, il fit le commerce de bois sur les canaux du lac Champlain, puis il vint à Montréal s'engager dans le commerce d'épicerie. De commerçant, il devint industriel, et c'est ainsi que, depuis quatorze ans, il a imprimé à la fabrication des eaux gazeuses à Montréal une impulsion qu'elle n'avait jamais connue jusque-là.

Monsieur Robillard est l'une des figures les plus sympathiques du Montréal canadien-français. C'est par légion qu'il compte ses amis, et cette popularité, qui lui a valu son élection au Conseil de ville il y a quelques années, lui en vaudra plusieurs autres encore.

L'ANNALISTE.



M. L'ECHEVIN ROBILLARD.

le comptable quand ils le jugent convenable, prendre des relevés de l'état du recouvrement, constater les infractions à la loi et en faire rapport à l'administration centrale.

Les percepteurs ne peuvent garder dans leur caisse, au delà d'un délai déterminé, les fonds qu'ils ont perçus des contribuables. Ils sont tenus de les verser tous les dix jours entre les mains du receveur, qui leur en délivre un reçu. Ce reçu ne les décharge entièrement et ne met leur responsabilité à couvert qu'après avoir été visé par le trésorier.

Les percepteurs qui n'ont rien reçu dans les dix jours qui séparent deux versements, ou ceux qu'une circonstance quelconque met dans l'impossibilité de verser au jour fixé, doivent en prévenir immédiatement leur receveur. Dans le cas où ils

## PAGE LITTÉRAIRE

IMPRESSIONS DE CATHÉDRALE



Pierre Loti

Burgos, à la tombée du jour, à la fin d'un dimanche d'octobre, dans la splendeur d'un automne méridional et dans tout l'or rose du couchant.

L'air est immobile, très doux ; un rayonnement de soir sans joie s'épand de plus en plus, à mesure que s'accroît la fuite de la journée, sur cette ville du passé, isolée dans les terres, vieillie, mourante

au bord d'un mince fleuve, sans communication avec le grand Large marin qui vivifie et égaye ; il semble que l'oppression de ce nom superbe : Burgos, de ce nom évocateur de magnificences anciennes, s'appesantisse, au déclin de la lumière, sur ces rues enamanchées, où circule, dans ses beaux habits modernes, l'Espagne d'aujourd'hui, si amoindrie auprès de l'Espagne d'autrefois.

La cathédrale, la très célèbre cathédrale, dès en arrivant, s'indigne : au-dessus des maisons, apparaissent des choses qui se dressent très haut dans l'air jaune d'or, des flèches, des pointes, d'imaginables découpures, si frêles avec leur ajouement excessif ! On dirait des dentelles de papier qu'emporterait le vent — et elles sont là depuis des siècles, immuablement légères. Toutes rougies à cette heure, elles flamboient sous ce soleil déjà abaissé, qui bientôt n'éclairera plus qu'elles seules, laissant s'assombrir le fond des petites rues, où la foule du dimanche peu à peu rentre et disparaît dans d'obscurs logis...

Au cœur même de la ville, trône cette cathédrale, où l'on me conduit à travers un labyrinthe de maisons centonaires — très vitre, parce que je repars sitôt la nuit close.

Maintenant, la voici. De grands murs percés d'ogives gothiques, des séries de marches, des portiques somptueux où tout un monde de statues, taillé dans la pierre rougeâtre, s'aligne et se superpose. Puis, de majestueuses grilles — et subitement une pénombre crépusculaire, un froid de sépulchre descendant sur les épaules, une suave odeur d'encens dans une humidité souterraine : je suis entré, je pénètre dans un monde d'incroyables magnificences, dans une solitude de sombrement enchantée. Devant moi, des lointains fuient, très obscurs, traversés çà et là par un rayon d'arc-en-ciel qui tombe de quelque vitrail, et des dalles bruissent sous mes pas, au milieu d'un silence, d'une sonorité de caveau...

C'est la cathédrale, la légendaire cathédrale, la merveille des vieux temps, plus surprenante que Milan, Strasbourg ou Tolède... Dans cet abandon du dimanche finissant, après que se sont tués les grandes orgues, que se sont éteints les encensoirs, elle est déserte et presque effrayante.

Au premier abord, on a un peu l'impression d'arriver dans une forêt pétrifiée, sous des arbres démesurés. Les colonnes, les troncs monstrueux s'élançant tout enguirlandés de choses qui semblent des lierres, des mousses, et qui sont des sculptures fines et merveilleuses. En haut, partout où ces piliers déploient leurs arceaux comme des branches, les amas de feuillages s'enroulent, les frondaisons de pierre s'étaient, serrées, touffues, imitant un dessous de futaie — et témoignant du patient travail de toute une génération d'hommes. Tout cela taillé dans la pierre vive, tout cela indéfiniment durable, malgré sa délicatesse rare, et déjà transmis à nous de très loin par les siècles passés.

Des grilles géantes, de trente pieds de haut, en bronze, en fer, prodigieusement travaillées, courent dans toutes les directions, entre les piliers énormes, séparant de la grande nef une multitude de chapelles secondaires encore plus invraisemblablement magnifiques, où les feuillées délicates et infinies, les espèces de féériques charmilles,

qui, là aussi, montent jusqu'aux voûtes, ne sont plus de pierre, mais d'or étincelant.

Un homme, qui est le gardien de ces richesses, ouvre devant moi l'une après l'autre, avec des clefs ouvragées longues comme des dagues, toutes ces pesantes clôtures de fer ou de bronze, et le choc de ces portes qui se referment sur nous résonne longuement sous les hautes voûtes.

— Il est trop tard, dit-il, pour tout voir, la nuit va tomber. Et il me presse.

D'abord, nous étions seuls dans ce lieu si splendide ; puis, viennent quatre ou cinq paysans de la montagne, en vieux costumes, l'air craintif, sauvage et misérable, qui demandent la permission de suivre et se joignent à nous en tout petit groupe serré, regardant de près dans la pénombre les choses somptueuses, touchant du doigt les ors, soufflant les buées de leurs respirations sur les marbres.

Nous visitons le chœur, rempli de richesses inestimables, qui est enfermé à part dans une sorte d'immense cage en bronze ajouré et que cachaient de longs velums de brocart, retombant de toute l'élévation de la nef ; des flambeaux de cinq ou six pieds de hauteur, en argent repoussé, s'y alignent devant le maître-autel, ruisselant d'or. Ensuite, toutes ces chapelles secondaires, dont les brilles, en s'ouvrant, éveillent des sonorités toujours plus lourdes et plus longues, dans l'obscurité croissante ; vues de près, leurs frondaisons d'or, imitant des acanthes, des choréées légères, sont peuplées de centaines de personnages et d'animaux.

Ensuite encore, en nous pressant toujours davantage, on nous montre les tombeaux des saints "fondateurs" ; l'homme qui nous conduit soulève brusquement les suaires de velours rouge et d'or qui recouvraient leurs images d'albâtre ou de marbre, leurs blanches statues couchées. Puis, nous traversons un dédale de cloîtres, emplis de souvenirs et de reliques, dont les portes sont fermées par d'étranges serrures à figure humaine, la clef s'enfonçant dans la bouche qui grimace. Et enfin, voici de nouveau l'immense nef, presque noire cette fois, et dans laquelle, au retour de notre course, nous rentrons tout à coup sans nous y attendre, par une petite porte sournoise.

De tout cela, aucune paix religieuse ne se dégage ; au contraire, le sentiment d'une magnificence écrasante, orgueilleuse, impalpable ; non, pas même du calme, malgré tant de pénombre et de silence : pas même une reposante unité, comme par exemple dans certains sanctuaires japonais de la Sainte Montagne, qui sont, avec celui-ci, les plus splendides des quelques temples de dieux respectés encore par le temps. Dans cette extravagante surcharge de richesse, on sent je ne sais quoi de tourmenté, de lourdement humain, de presque sensuel. Un prodigieux passé s'évoque : toute l'Espagne des grands siècles regorgeant de puissance et d'or ; mais la paix, la douce paix de tant d'autres églises chrétiennes, est absente d'ici...

J'ai déjà éprouvé que, voir pour la première fois des choses furtivement, le soir, dans la fièvre des halles courtes, est une manière d'en recevoir une impression complète, définitive et juste. Ainsi, jadis, il y a bien longtemps, ayant fait ma première visite à l'Acropole d'Athènes au milieu de la nuit, en quelques minutes, au prix de mille difficultés et avec l'inquiétude de manquer le départ de mon navire, je me rappelle y avoir entrevu la grandeur antique d'une façon saisissante et neuve que, depuis, dans les mêmes lieux, je n'ai jamais retrouvée. Je ne désirai donc pas revenir à Burgos, plus tard et plus longuement ; pour quelques incomparables détails que j'y découvrirais sans doute, mon impression d'ensemble serait affaiblie et diminuée...

Nous allions partir.

Là-bas pourtant, deux minces flammes brillent, comme des lumières de Petit-Poucet, dans les lointains de la nef immense, et, tout à côté, une forme noire se dessine agenouillée. Alors, voyons ce que c'est ; approchons-nous, très doucement, sur les dalles si sonores, pour ne pas troubler ce fantôme en prière.

Deux cierges — oh ! bien modestes — brûlent là devant un tableau de la vierge, qui est dans un recoin négligé, dans une niche tout intime derrière l'un des piliers monstrueux, mais trop somptueuse encore avec son cadre éclatant de dorures anciennes.

Et une femme se tient auprès, prosternée, vêtue de noir, la tête couverte de la mantille de deuil. Elle porte à son cou un bébé lamentable, enfant de quelques mois, dont la figure vieillotte est déjà marquée par la Mort. Et elle prie ardemment pour lui, tandis que se consomment les cires, la pauvre en deuil, ayant choisi la plus humble des images pour lui offrir ses cierges de deux sous. Elle prie, les yeux pleins de larmes. Et le contraste est accablant et cruel entre les prodigieuses richesses d'alentour et la robe de la suppliante ; entre la durée persistante de ces milliers de saints habillés d'or et la fragilité de ce petit être sans lendemain, enveloppé de guenilles, qu'on a apporté là devant eux, qu'on essaye si timidement de leur présenter pour qu'ils en aient pitié, et qui va bientôt s'en retourner à la terre.

Elle est déjà décrépitée, cette femme, dont l'attitude révèle une détresse sans bornes : quelque grand-mère, peut-être, disputant à la mort le petit d'une fille morte ; ou bien quelque mère ayant conçu dans un âge trop avancé un enfant non viable.

Elle le tient et le couvre avec une tendresse infinie, le pauvre petit essai humain, qui doit à je ne sais quel hasard d'être si manqué et si misérable ; elle abaisse un foulard noir sur son inquiétante figure, qui exprime déjà une clairvoyante angoisse ; elle entoure d'un châle son mince corps de poupée, à cause de cette humidité de sépulchre qui tombe sur lui des voûtes de pierre. Et elle reste à genoux, remuant ses lèvres pour des redites obstinées et vaines.

Voici maintenant qu'elle me regarde, avec ses yeux désolés, qui deviennent sans doute un pitié dans les miens et qui semblent interroger : N'est-ce pas qu'il a une mine bien malade, mon pauvre petit ? Je me détourne pour éluder sa question muette qui me serre le cœur, et je prends un air de m'intéresser à d'autres choses. Mais, l'instant qui suit, voyant que je reste là, elle lève de nouveau la tête vers moi, après un coup d'oeil sur la splendeur d'alentour ; nos regards se croisent encore. Elle n'est pas bien convaincue, cela se devine, et ses yeux demandent, avec plus d'angoisse cette fois : Est-ce que vraiment vous croyez qu'elles m'écouteront, les divinités magnifiques ?

Mon Dieu, je ne sais pas, moi, si elles l'écouteront. Mais, à sa place, cependant, j'aurais préféré porter mon petit dans une de ces chapelles de campagne, où se complait la Vierge des simples.

PIERRE LOTI,  
de l'Académie française.

## LA VIEILLE MAISON

Je viens de pénétrer dans ma vieille maison  
Qui depuis longtemps restait close ;  
On aurait cru franchir le seuil d'une prison,  
Tant elle avait un air morose.

Les murailles pleuraient leur long isolement  
Et sous un voile de poussière  
Les meubles oubliés se cachaient tristement,  
Honteux de revoir la lumière.

Dans l'alcôve, le lit s'étendait solitaire  
Sous les plis du rideau baissé  
Qui semblait protéger le repos funéraire  
De quelque mort abandonné.

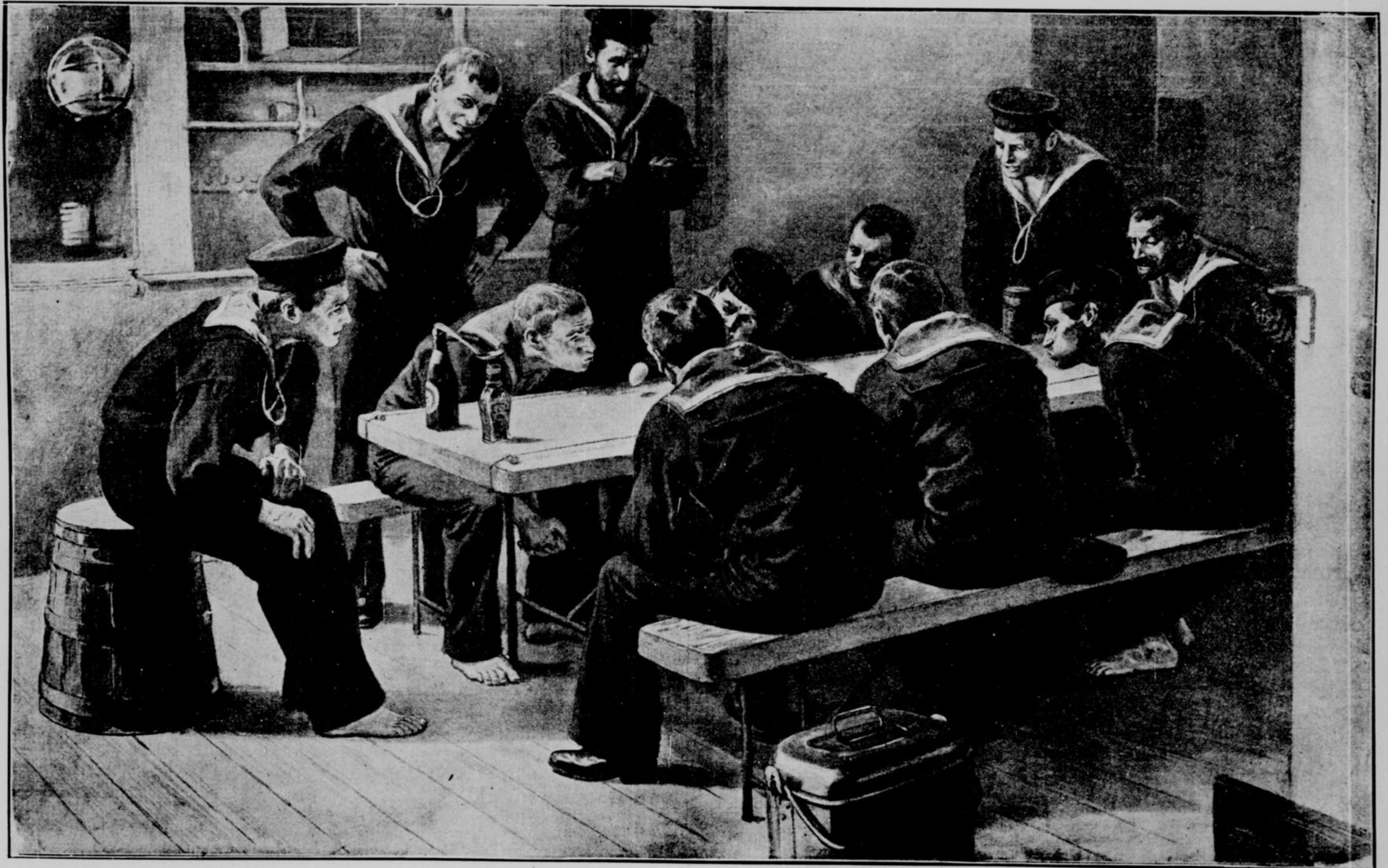
Sous le pâle cadran, ayant fini sa tâche  
Le balancier d'or se taisait,  
Comme ces coeurs lassés de battre sans relâche,  
Qui maintenant dorment en paix.

Les antiques miroirs, dans les panneaux obscurs,  
Reflétaient ces choses lointaines,  
Des êtres d'autrefois, qui glissaient hors des murs  
Avec des formes incertaines.

Et je crus revoir dans ce cortège d'ombres,  
Fantômes chers qui m'attendiez ;  
Heureux d'entendre enfin dans les corridors som-  
bres

Mon pas que vous reconnaissiez.

ROGER LAMERIE.



COMMENT NOS MARINS S'AMUSENT.—(Voir explications en page 1130)

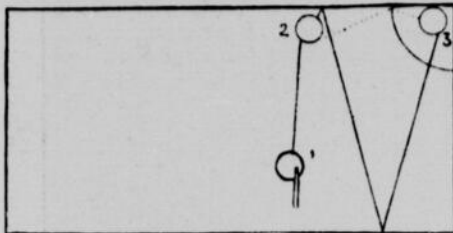
# RÉCRÉATION EN FAMILLE

## DEVISE

Quel est le personnage qui avait pris pour devise un porc-épic, et ces mots : "Cominus et eminus" ?

Louis XII, duc d'Orléans et comte de Blois, portait pour devise le porc-épic, emblème de la ville de Blois, avec les mots : "Cominus et eminus" (de près et de loin). On voit encore au château de Blois cette devise.

## LE BILLARD



Coup de séries.

## CHARADE

Du lâche faites toujours "Un".  
Chez les Romains "Deux" fut mesure.  
"Trois", préfixe, à ce qu'on assure.  
Dans une entreprise, qu'aucun  
De vous n'ait à subir l'injure  
De cet ENTIER de triste augure !

## PROBLEME INDIEN

Dix fois la racine carrée d'une troupe de cygnes s'est envolée vers le lac de Manon, lorsqu'elle a vu les nuages s'amonceler ; la huitième partie de leur nombre a quitté le bord de l'eau pour les nêphars, et trois couples sont restés à se jouer dans l'eau : dis-moi, jeune fille à la belle chevelure, quel était le nombre total de cygnes ?

## PROBLEMES POINTES

### No 1.

Ne crois pas au sourire des lèvres que t'accompagne pas le sourire des yeux.

## ENIGME

O l'étrange animal, comment se peut-il faire  
Qu'en lui coupant la queue il devienne mère,  
Entier, nous le mangeons, mais ô prodige étrange,  
Quand il n'est qu'en moitié, le malheureux nous  
[mange.]

## ANAGRAMME-SONNET

Neuf pieds sont ce qui me compose  
Et pour les jeunes et les vieux  
Je fais des nids délicieux,  
Grâce aux moyens dont je dispose.

Mais bien plus qu'on ne le suppose,  
Je puis encore être pour eux  
D'un secours non moins précieux,  
Si tant soit peu je me transpose ;

Car, vite alors, sans grand effort,  
Je fais surgir, comme confort,  
Mainte adorable friandise.

Et je satisfais doublement,  
Sans crainte qu'on me contredise,  
Le sybarite et le gourmand.

## LOGOGRIPE

Mes huit pieds plaisent au lapin,  
Qui fait de moi sa nourriture ;  
Mes six pieds et leur garniture  
Servent au travail féminin ;  
Sur cinq, je suis tranchant ; mesure ;  
Je présente un joli dessin ;  
Sur quatre, on me mange en friture ;  
Je suis encore fleur ou parure ;

Sur trois, je battraï la mesure ;  
Note et fleuve sont à la fin.

## METAGRAMME

Quand paraît l'hydre redoutable  
Engendrant nos pires malheurs,  
Adieu les plaisirs de la table !  
Aux ris vont succéder les pleurs.

Arrière l'hydre redoutable  
Voici la fin de nos malheurs,  
Vivent les plaisirs de la table !  
Les ris vont succéder aux pleurs.

## VERS A RECONSTRUIRE

### Le Port

Ici-bas tout a même destinée, hélas ! l'un dans un jour passe, dans une année l'autre, et au même et seul port nous abordons tous. Tout ce qui vit suit ainsi une commune loi, fortune orgueilleuse, misère méprisée, à la mort tout vient aboutir.

## LOSANGE

Ah ! quel vilain défaut que le tien, cher Arthur,  
Tu ne souffres jamais qu'un ami te conseille,  
Au moindre petit mot, ton "quatre" se réveille,  
Et sans réflexion, tu dis un mot trop dur.  
Ainsi, quand avec "deux" tu m'as chanté "TA-  
[beille]",

Tu t'es fâché soudain, parce qu'à mon oreille  
Ce morceau ne plut pas ; tu me traites d'impur,  
D'homme que laisse froid la plus belle merveille.  
Et si j'étais resté dans une erreur pareille,  
Tu n'aurais, pour le moins, jeté par dessus mur !  
Je plains cette folie et sur elle je veille :  
Un docteur consulté m'a dit que dans l'oseille  
"Sept" et "un" réunis sont le "cinq" prompt et sûr  
De ton emportement. L'extrait de la bouteille  
Pour prévenir l'accès doit être pris la veille,  
Sans y ajouter rien ; il n'est bon que très pur ?  
Au bout de peu de temps, le monde, pauvre vieille,  
Ne sera plus pour toi un "trois" qui te réveille  
En voyant bien qu'un "six" n'est rien, mon cher  
[Arthur.]

## JEUX DE SOIRÉE

LES PROVERBES. — Le joueur désigné pour être devineur sort de la pièce. Les autres joueurs font choix d'un proverbe. A chacun d'eux, dans l'ordre où ils sont placés, échoit un des mots du proverbe. Le devineur rentre alors, pose à chaque joueur une question quelconque. Le joueur interrogé doit placer dans sa réponse le mot qui lui a été attribué.

Ainsi, le proverbe choisi étant : "Les petits ruisseaux font les grandes rivières", le premier joueur interrogé aura à placer dans sa réponse le mot "Les" ; le second joueur, le mot "petits" ; le troisième joueur, le mot "ruisseaux"... et ainsi de suite.

On peut accorder au devineur un second tour de questions s'il n'a pas, au premier tour, trouvé le proverbe.

Il est bon de choisir des proverbes ne renfermant pas des mots trop saillants. C'est jeu d'enfant de deviner, par exemple : "C'est en forgeant qu'on devient forgeron", ou "Chat échaudé craint l'eau chaude". Les mots en italique sont évidemment de nature à attirer immédiatement l'attention, si habile qu'ait été la réponse. Il est, au contraire, assez malaisé de deviner des proverbes tels que : "Petit à petit, l'oiseau fait son nid".

LES HOMONYMES. — On appelle homonymes des mots qui, tout en se prononçant de la même façon, n'ont pas la même signification, et, souvent, la même orthographe. Exemple d'homonymes : "Août", huitième mois de l'année ; "houe", instrument agricole ; "houx", arbrisseau ; "ou" conjonction ; "où", adverbe. Autre exemple : l'"air" que nous respirons ; "air", apparence, physiologie ; "aire", surface plane, place où l'on dépose les graines ; "ère", époque ; "erre", du ver-

be "errer" ; "haire", chemise de crin ; "hère", personnage (dans un sens défavorable).

Comme dans le jeu précédent, une personne sort, les autres choisissent l'homonyme qu'elle aura à trouver. Le devineur revient, pose à chaque joueur, successivement, les trois questions suivantes : "Comment l'aimez-vous ?" "Qu'en faites-vous ?" "Où le placez-vous ?" On répond à chaque question en prenant l'homonyme choisi dans le sens que l'on préfère. Ainsi, l'homonyme qui a servi à notre premier exemple étant adopté, à la question : "Comment l'aimez-vous ?", on pourra répondre : "Je l'aime bien emmanché (houe)" ou bien : "Je l'aime d'un beau vert (houx)."

LA SYLLABE CACHÉE. — On choisit une syllabe, "pa", si vous voulez.

Le devineur rentre dans la pièce et pose une question quelconque à chacun des joueurs. Le joueur interrogé doit terminer sa réponse par un mot qui, ajouté à la syllabe choisie, forme un autre mot. On ne tient compte que du son, et non de l'orthographe. Exemple : Demande : Aimez-vous l'"Album" ? — Réponse : oui, c'est un journal très agréable à "lire" (pâlir). — Demande : Quel est votre plat préféré ? — Réponse : La poule au "riz" (Paris).

LES ADVERBES. — Un peu moins connu que les précédents, ce jeu est au moins aussi attrayant.

On choisit un adverbe ; aux questions posées par le devineur, on répond de façon à traduire, soit par les paroles mêmes, soit par l'air, le ton, les gestes, le sens de l'adverbe convenu. Si l'on a choisi l'adverbe "brusquement", on affectera un ton de brusquerie ; si c'est le mot "gracieux", on sera tout sucré, tout miel, on aura en parlant son plus charmant sourire.

"Ce jeu, écrit l'abonné qui nous en communique la règle, peut donner souvent lieu à des réponses du plus haut comique, par exemple, si l'on choisit les adverbes "niaisement, impoliment, distraitemment, laconiquement". Pour l'adverbe "graduellement", la première personne interrogée répondra sur un ton excessivement bas ; la seconde haussera un peu la voix ; la troisième un peu plus encore ; la dernière doit littéralement crier sa réponse."

Le devineur a le droit de nommer trois adverbes. Si, dans ces trois, ne se trouve pas celui choisi, il sort de nouveau et est soumis à une seconde épreuve — ou bien donne un gage.

## JEUX DE BARRES ASSIS

Prenez autant de chaises qu'il y a de joueurs, moins deux. Alignez-les sur deux rangs, distants l'un de l'autre d'environ six pieds. Les joueurs, s'étant divisés en deux camps égaux, prennent place chacun sur un des rangs de chaises. Ils ont été auparavant un champion, qui se tient debout, un peu en avant de son camp.

Le champion désigné par le sort pour attaquer prend un flocon très léger de coton ou de soie, et souffle dessus de toute sa force pour l'envoyer vers le camp adverse. Les joueurs de ce camp s'efforcent, en soufflant, de le repousser vers l'autre camp. Pendant toute la partie, le flocon ne doit jamais être touché avec la main, et les champions seuls ont le droit de se déplacer suivant les hasards et les nécessités du jeu.

Quand le flocon est tombé dans un des camps, le champion de ce camp va s'asseoir "en prison", un peu à l'écart du lieu du combat. On nomme un autre champion et la lutte recommence.

Le parti qui, dans un temps donné, a fait le plus de prisonniers, ou bien qui a réduit ses adversaires à un nombre de joueurs fixé d'avance, est déclaré vainqueur. On peut imposer une pénitence à tous les joueurs du camp vaincu.

## CONSONNES ET VOYELLES

L. r. v. d. b. n. e. r. s. u. b. n. e. r. é. l.

## L'ENTRÉE EMBARRASSANTE.

RACHAT DE GAGES. — Le débiteur du gage sort de la pièce. Quand il y rentre, tout le monde se lève ; quand il fait un geste, quand il prononce une parole, tout le monde répète le geste ou les paroles. Le malheureux, ahuri et ne sachant ce qu'on attend de lui, n'est libéré que quand, impatient, il s'écrie : "Avez-vous fini de m'imiter ?" ou "Vous êtes des sages", ou quelques phrases analogues.

# VARIATIONS SUR L'ÉVENTAIL



Fig. 3 — L'ÉVENTAIL RESIGNE. — Une des poses les plus courantes de l'éventail... surtout quand on attend son tour de valse.

femme ; regardez comme l'élégance de celle-ci est mise en valeur par son éventail, qu'elle tient fermé devant elle avec ses deux mains, tandis qu'elle s'incline légèrement.

"Ah ! l'éventail, comme je l'aime et le comprend ! Il est éloquent et commode, perfide et charmant. Ai-je à rougir légèrement, ma modestie doit-elle s'effaroucher de quelque compliment trop flatteur ? Il m'aide à prendre la contenance qu'il faut. J'ai une petite méchanceté à dire ; bien placé, il intercepte le son de ma voix.

"Si un monsieur très grave me parle de choses ennuyeuses, mon éventail me donne naturellement un air attentif que je n'ai pas et me permet de penser à autre chose. Je veux faire comprendre à quelqu'un que sa présence m'importune : d'un battement énervé de mon éventail fermé, j'exprime poliment cette pensée.

"Si je veux connaître le caractère d'une de mes amies, je regarde comment elle tient son éventail ; s'il prend des positions nonchalantes, résignées ou majestueuses. Vous n'imaginez pas les ressources admirables qu'offre, pour quelqu'un qui sait voir et réfléchir, ce frêle objet.

"Retenez bien ceci : une femme sait se tenir dans le monde dès qu'elle sait user à propos et avec élégance de son éventail. Mais évitez surtout de vous servir de cet instrument barbare, résultat logique de l'imagination moderne et qui n'a d'éventail que le nom. Je veux parler de ce petit objet en os ou en ivoire et qui se termine par une sorte de petit moulin qu'actionne la main. C'est bon tout au plus à donner de l'air, c'est un ventilateur de poche, ce n'est pas un éventail, puisque cela ne sert qu'à



Fig. 6 — L'ÉVENTAIL MODESTE. — Il est particulièrement utile pour dissimuler sa rougeur.

"Jamais une femme de goût et qui a des instincts poétiques ne voudra se servir d'un instrument semblable, car le goût se révèle dans tout, dans la toilette comme dans ses accessoires... Mais je vous ennuie ?

— Pas du tout, madame, je vous assure.

— Ne vous défendez pas, vous venez de bâiller, à l'instant, derrière

vos éventails. Le geste a été mal fait puisque je m'en suis aperçue ; vous avez encore besoin de mes leçons, voyez-vous. Mais je vous pardonne. Du reste, voici le sauveur qui vous enlèvera à mon bavardage."



Fig. 7 — L'ÉVENTAIL POLI. — Il est bien commode pour dissimuler le fâcheux bâillement, résultat d'une conversation ennuyeuse.

L'éventail est le plus féminin des objets ; son nom seul éveille des idées de grâce et de coquetterie. Au bal, au théâtre, en promenade, partout, l'éventail sert à donner une contenance à la femme et à affirmer, par des gestes jolis

tail... Comment le tenez-vous ?... Vous ne sauriez imaginer l'importance de ce détail... Regardez cette dame, en rose, à gauche ; elle a un éventail très joli ; il est à la mode, c'est-à-dire pas très grand, de forme originale et en dentelle de fantaisie ; voyez comme elle est élégante. Elle bat l'air à petits coups pressés et nous à la fois ; ce n'est certainement pas une femme de goût...

— C'est peut-être tout simplement, interrompit une voix d'homme, une femme qui a chaud...

— Qu'importe, monsieur, elle devrait avoir le souci de l'harmonie de ses mouvements.

— Pardonnez-moi de m'être mêlé à votre conversation, continua le monsieur, mais je ne vois dans l'éventail que l'éventail lui-même. S'il est joli, cela me suffit. Il y en a de gigantesques, tout en plumes ; ils ont l'air d'être lourds, leur duvet léger pèse à peine cependant ; les femmes, derrière eux, semblent plus fragiles et disparaissent presque complètement ; leurs plumes tremblent au moindre souffle et paraissent encore vi-



Fig. 2 — LA PRÉSENTATION. — Le geste classique de l'éventail tenu fermé pendant que la dame s'incline gracieusement.

vantes ; quand on les agite, on dirait un frais battement d'ailes.

"D'autres ont des aspects sérieux ; ils rappellent les éventails de nos aïeules et présentent, dans des cadres égaux, des sujets naïfs et symboliques. D'autres sont en dentelles de prix. Ah ! combien ils sont beaux, et combien la main qui les porte n'est indifférente.

"Enfin, il y a les reliques des siècles derniers, les éventails qui ont tremblé dans la main de quelque grande dame du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ils ont été peints par Laocret ou par Boucher, ils sont adorables. Leur monture précieuse luit en reflets attoués ; ils éveillent, grâce à quelque scène champêtre et gracieuse peinte sur leur vélin, des idées jolies et poétiques, ils ont le parfum du passé... Ah ! que venez-vous me parler de la psychologie de l'éventail ! Quand un éventail n'est pas cher, il ne m'intéresse pas.

— Monsieur est collectionneur, sans doute ?

— Non, madame, je suis marchand d'éventails."

— Ne faites pas attention aux paroles de ce monsieur, mon enfant, reprit la Dame, et pénétrez-vous de l'importance du geste de l'éventail. Voici une présentation, devant nous ; la maîtresse de la maison présente un monsieur à une jeune



Fig. 4 — L'ÉVENTAIL ATTENTIF. — Il permet d'écouter l'air d'écouter en pensant à autre chose.

et précieux, sa souveraine élégance.

Dans le salon, où il commençait déjà à faire chaud, les éventails avaient le vertige. Certains, gros et lourds, comme poussifs, battaient l'air lentement ; d'autres, plus petits, se secouaient rageusement en un mouvement précipité et nerveux ; il y en avait qui faisaient des grâces : de forme délicate, ils avaient conscience de leur élégance et mûnaient précieusement auprès de quelque joli visage de femme, qu'ils ne se souciaient nullement de rafraîchir. Quelques-uns étaient fermés et souffraient en leur orgueil de ne pouvoir se déployer comme leurs frères et exposer à l'admiration générale des yeux leurs jolies couleurs ou la rareté de leur tissu. De tout petits, en papier, cherchaient à se rapetisser encore ; ils représentaient, en une lithographie violente, une course de taureaux ou quelque dessin fantaisiste, et ils se sentaient très malheureux d'être si modestes et de ne posséder, comme monture, que quelques baguettes minces de bois au lieu d'écaïlle blonde et transparente ou d'ivoire ouvragé.

Comme autant de petits ventilateurs, les éventails secouaient l'air et l'emplissaient des mille parfums subtils qui s'échappaient des mouchoirs, des dentelles et des cheveux.

La jeune fille, qui n'était jamais allée dans le monde, entra résolument dans le salon, salua avec aisance la maîtresse de la maison et se dirigea, sans la moindre gêne, vers un groupe d'amies. Il lui arriva aussitôt un malheur : elle rencontra la Dame qui a de l'expérience.

— Je ne vous quitte plus, lui dit celle-ci. Il est bon, quand on va dans le monde pour la première fois, d'avoir auprès de soi quelqu'un qui vous guide et corrige vos imperfections. Ainsi, votre éven-



Fig. 1 — L'ÉVENTAIL DE PLUMES. — Très grand, il masque presque complètement la femme qu'il fait paraître plus fragile et plus délicate encore.



Fig. 5 — L'ÉVENTAIL "ROSSE". — Dire de petites méchancetés derrière l'éventail, n'est-ce pas à la défaveur mignon de quelques femmes ?

## UNE VISITE A ROME

A l'occasion des récentes fêtes jubilaires de Sa Sainteté Léon XIII

Les récentes fêtes jubilaires de Sa Sainteté Léon XIII ont, une fois de plus, appelé sur Rome l'attention du monde entier. Les journaux quotidiens nous ont donné par le menu le programme de ces fêtes grandioses; l'"Album Universel" croit devoir compléter leurs comptes-rendus en leur révélant certains aspects de la Ville Eternelle, qui ont peut-être échappé aux lecteurs et même aux visiteurs.

Quand on traverse pour la première fois les environs de Rome, on est pris de tristesse et d'étonnement. Cette large zone déserte, abandonnée, qui entoure les sept collines, est "agro", sans verdure et sans maisons, où crouissent des mares de boue, où s'écroulent des ruines, cause une surprise pénible. On est habitué à voir à l'entour des métropoles se condenser la population, se rapprocher les habitations et se grouper les manufactures parmi les jardins potagers. La logique démontre qu'une ville doit s'étendre dans quelque sphère d'activité... Rome, altière au milieu de débris, avec ses champs en éternelle jachère, son sol effrité, prouve que le raisonnement le plus serré n'a rien d'absolu.

On se demande cependant instinctivement où le peuple de Rome recueille les fruits, les légumes, et dans quel coin il déploie son action de fabricant et d'industriel, en un mot, on se demande, devant la solitude de l'"agro romano", comment il est possible de vivre à Rome. On ignore que les marchés s'approvisionnent à Naples, au moyen de felouques qui voyagent sur la mer jusqu'à Ostie et remontent le Tibre à partir d'Ostie. On ne sait souvent pas que l'Italie est trop pauvre pour créer des établissements de transformation des matières premières. On ne se doute pas jusqu'à quel point la Ville éternelle peut se développer par la seule affluence des touristes.

Ca et là, dans les ronces, de maigres troupeaux. Les pasteurs, paysans abruzzais, couverts de peaux de bête, minés par la "mal'aria", errent lentement, blêmes comme des spectres. Les murs de l'enceinte d'Honorius, élevés en 402, aujourd'hui pleins de trous béants, servent d'étables banales. Sur les cours s'accrochent des chaumines étalant à chaque créneau des haillons honteux.

L'enceinte est franchie... Voici, de chaque côté, des dépôts de gravats, des sentines et des carreaux borgnes sous des appentis en bois pourri.

Un tableau de misère navrante!

Le sentiment de tristesse ne cesse pas sur le quai d'arrivée de l'unique gare et sur la place de la station (Termini). A droite s'élève, en manière de caserne immense et lourde, le nouveau ministère des finances; à gauche, des quartiers commencés et laissés en cours d'exécution par les sociétés immobilières tombées en faillite. Ces ruines neuves, ces constructions d'hier sans portes, sans toits, sans châssis aux fenêtres, ces maisons souillées, dégradées, éventrées, lépreuses, avant d'avoir été habitées, s'effondrant comme si elles eussent été secouées par des tremblements de terre, font mal à voir.

La mélancolie augmente quand on s'engouffre dans les rues étroites, obscures, balayées le moins possible, à l'odeur de cloaque, sans boutiques et bordées de hauts "palais" noirs, où, au rez-de-chaussée, chaque ouverture est obstruée par une

grille de prison. Telle corniche est l'oeuvre de Bramante et tel balcon a été dessiné par le Bernin... Certes! Au premier moment, toutefois, les détails les plus charmants disparaissent; on ne voit qu'un ensemble ennuyeux et revêche.

On piétine sur le pavé raboteux et visqueux. Des princes romains vous fixent avec dédain; les hommes du peuple vous toisent avec mépris. Le descendant des Quirites, dont le plus clair revenu est l'argot que "l'étranger dépense à Rome, voit dans l'étranger, c'est-à-dire dans l'individu non natif de Rome, un être inférieur et servile. Le paysan normand, évaluant telle vache à lait, n'a pas le sourire narquois du Romain supputant la valeur vénale d'un Anglais.

La ville et l'habitant ont l'aspect inhospitalier. La seule artère presque animée, à peu près tenue, le "Corso", ressemble à quelque voie parisienne de troisième ordre. On construit depuis vingt ans, avec la sage lenteur, une nouvelle rue, la "Via Nazionale", qui ne sera guère plus large que le "Corso".

Malgré les événements politiques, les efforts du gouvernement italien, les séances d'un Parlement, le nombre des casernes et des établissements de



Amphithéâtre Flavian.—Colisée (vue extérieure.)



Le forum Romain.

plaisir, les cafés-concerts et les théâtres d'opérette Rome a conservé le caractère morne et hiératique.

Dans les quartiers excentriques, l'herbe pousse sur les places publiques. Au fond des impasses on trouve des "immondezai", c'est-à-dire l'amas en plein air des balayures, des malpropretés les plus dégoûtantes. Ces dépôts, que la municipalité ne fait jamais enlever, ces latrines sont en sa presque totalité la cause de l'insalubrité de la Ville éternelle. L'été, l'étranger qui passe, au coucher du soleil, près d'une "immondezai", est sûr de son affaire: il a gagné le typhus.

Le premier spectacle qui frappe les yeux dans Rome est celui de l'incurie absolue, coupable; hors Rome, nous l'avons dit, celui de la nonchalance livrant tout à l'abandon.

Au bout d'une semaine, l'étonnement cesse et l'intérêt commence. On est courbaturé. On a visité des musées, des églises, des palais du matin au soir, et l'on est surpris en réfléchissant au peu que l'on a vu, à l'immensité de choses qu'il faut encore aller contempler. L'imagination se surexcite. Le touriste reconstruit ou rêve la "maison dorée" de Néron, dont le vestibule, debout dans le Forum, est vaste comme une cathé-



La Basilique de Saint-Pierre (vue extérieure).—Palais du Vatican

drale. La grandeur des thermes de Caracalla, de Titus ou de Constantin vous écrase. L'homme le plus réfractaire à l'émotion produite par l'art crie d'admiration sous la coupole de Saint-Pierre et se sent pris de vertige dans les vomitoires du Colisée.

Par lents degrés, les artistes à suggestion loé luctable, Michel-Ange, Raphaël, les Carrache, le Dominiquin, Botticelli, Mantegna, Jean de Bologne, le Bernin, Donatello, Palladio, Balthazar Peruzzi s'imposent. Comme ces livres, incompris à une première lecture, et qui bientôt servent de bréviaire, les oeuvres de ces puissants génies passionnent progressivement et deviennent nécessaires, indispensables. On sent le charme de vivre dans ce milieu où abondent les plus hautes manifestations de l'idéal.

J'ignore si à Rome la foi catholique grandit dans l'âme des touristes, je sais que le sentiment artistique y fait des pas de géant. On ne va pas dans les églises pour prier, mais pour admirer telle toile, tel marbre. Comment pourrait-on, au reste, goûter la méditation pieuse sous des voûtes dorées, au pied de pilastres étincelants, devant des oeuvres d'art absolument sensuelles? Qui pense, en contemplant la "Sainte Thérèse" du Bernin, aux exercices de la piété? Cette sainte, là — a écrit le président de Brosses — goûtait les jouissances du paradis à la façon de celles de la terre.

Au bout d'un mois on oublie décidément qu'il existe autre chose que des frontons, des colonnes, des mosaïques, des médaillons et des panneaux peints. L'intérêt est d'aller aux jardins de Borghèse sourire à la "Danaé" du Corrège; de soutenir, à Saint-Pierre "in vincoli", le terrifiant regard du "Moïse" de Michel-Ange; de rendre visite au Vatican, à quelques pas de la chambre du Saint-Père, à la "Vénus accroupie"; de savoir si la Chapelle Sixtine doit être uniquement étudiée au point de vue du "Jugement dernier" et des fresques de la voûte, ou seulement au point de vue des parois ornées par Cosimo Rosselli, Botticelli, Ghirlandajo et le Pérugin.

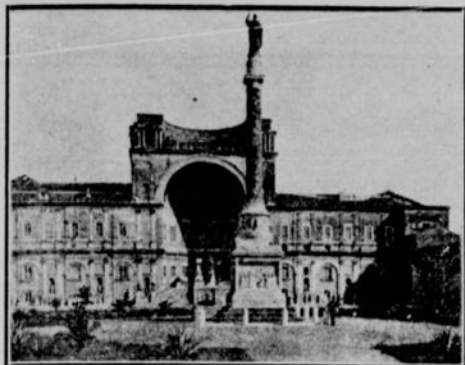
Des députés politiques et des "monsignori" de la "Curie pontificale" s'occupent peut-être du référendum qui sépare les hôtes du Vatican et les hôtes du Quirinal... Mais le reste de la population, mais les touristes? Non! Ce que disent le souverain pontife et le roi d'Italie n'empêche pas la "Vérité" du tombeau de Paul III Farnèse d'être une bien belle femme, et les chanteurs "à voix blanche" de la chapelle papale d'être d'excellents virtuoses fort curieux à écouter.

On avoue bien regretter la "captivité" du Saint-Père, parce que les grandes cérémonies religieuses ont été suspendues. Les revues militaires, passées par le roi Humbert, sont décidément moins impressionnantes que les bénédictions solennelles des pontifes d'autrefois. Un bataillon de bersaglieri, c'est bien; le collège des cardinaux, c'est mieux! Le roi d'Italie à cheval, c'est décoratif; le pape, porté sur un trône d'or, encaissé par les thuriféraires, éventé par les flabellifères, vénéré par un peuple enthousiaste de croyants, c'est sublime!

On prend les habitudes et l'on accepte les préjugés des Romains. Avant l'heure du soleil couchant, il faut monter au Pincio. C'est extrêmement important de voir le soleil s'abaisser derrière la coupole de Saint-Pierre... D'abord, le grand astre prend une teinte d'or rutilant sur le ciel gris de lin. Des rubans de carmin se déroulent à l'horizon. Quand le disque lumineux s'approche de la masse de travertin, celle-ci ne se distingue guère; et quand le foyer de clarté est éclipsé par le dôme, l'immense construction, brusquement, paraît noire comme un écran de fer devant la



Rome vue du sommet du Pincio



Palais du Vatican.—Cour de la Pigna.—Entrée des jardins.—Façade de Bramante

fournaise. Enfin, une flèche d'or traverse une des larges baies. C'est une explosion de lumière éblouissante : on dirait d'un météore fulgurant... Quand on a vu cela le soir, le lendemain sera la journée heureuse !

Au bout d'un an, on ne veut plus quitter l'enchanteresse. On a fait des connaissances aimables. On fréquente l'abbé, archéologue, et le capucin bon enfant, grand critique d'art. Le clergé, là-bas, est fort érudit ; il comprend le culte du beau ; il met une sorte de coquetterie à expliquer le rôle de la papauté dans le développement artistique de la civilisation latine. Tel humble moine soutiendra avec vous, en petit commerce, quelque thèse digne d'être écoutée à la Sorbonne.

Un des charmes de Rome, c'est qu'on y vit absolument à sa guise. On sort avec le veston du matin et les pantoufles de lisière achetées au bazar, on porte un vieux chapeau à forme d'accordéon, sans que personne ait l'air de s'en apercevoir. Le Romain, qui vous dévisage fièrement, ne rit jamais devant une excentricité. Il est hautain, même s'il porte des guenilles, sans être jamais importun... Autrefois, l'étranger, dont la conduite était scandaleuse, se voyait convoqué au vicariat ; on lui offrait des rafraîchissements et on l'admonestait paternellement... Aujourd'hui, personne ne s'occupe de vous, quelles que soient vos allures... Ennuier le touriste, c'est le forcer à partir, et c'est autant de moins à inscrire au compte des recettes.

Enfin, on devient Romain... On se prend à regarder le "barbare" de haut en bas. On se demande à quoi sert le journal ou le livre, puisqu'il est donné d'apprendre si facilement en regardant les splendides formes et les divines images créées par les artistes. L'Albane enseigne la mythologie et le Sanzio la théologie ; Mantegna, Léonard de Vinci, Nicolas Poussin sont des philosophes écoutés, car le peintre parle : "in tabulis vivit et eloquitur". Selon l'état d'âme, on va du rutilant Titien au fauve Rembrandt, des primitifs mystiques aux Bolonais naturalistes. On écoute avec plaisir l'homélie d'un théatin, et on fait volontiers la partie de trictrac, chez telle dame extrêmement courtoise, avec un Père jésuite poli à l'excès. On suit d'un oeil sympathique des moines noirs, blancs, gris, bruns, rouges, bleus, jaunes, qui passent par troupes...

Les forums romains de Jules César, d'Auguste, de Nerva, de Trajan, les arcs de triomphe de Claude, Drusus, Titus, Marc-Aurèle, Septime-Sévère, Constantin et Théodose, la colonne Trajane et la colonne Antonine disent, siècle par siècle, la grandeur de la Rome antique. Depuis les catacombes jusqu'à Saint-Pierre, on suit pas à pas la naissance, l'expansion, le triomphe et la gloire divine de l'idée chrétienne. La civilisation, qui a dominé le monde par les armes, et la civilisation, qui s'est imposée par la persuasion, se conduisent. Les monuments élevés à la mémoire des patriciens consulaires, des Césars fils de Vénus et des empereurs princes de hasard, s'entremêlent, pour ainsi dire, aux autels dressés en l'honneur des pêcheurs de Galilée et des ascètes "ayant épousé la pauvreté". Souvent, le même temple, par un simple changement de statue, est passé du culte ancien au nouveau. L'"ara coeli", dédiée à la Vierge Marie, n'est que la restauration du périptère antiquement consacré à Jupiter Capitolin. Au Panthéon, les statues païennes ont été remplacées par des images chrétiennes ; voilà tout. Parfois l'icône vénérée a simplement changé de symbole.

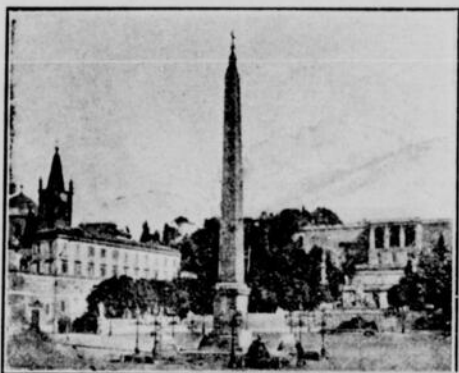
En l'honneur des grands, que la "Fortune virile"

a rendus puissants, ou des humbles, que la Foi a divinisés, dix légions successives d'artistes de génie, à des époques de faste et de richesse, ont travaillé avec ardeur. De plus, c'est à Rome que les conquérants, dans les temps anciens, ont transporté les dépouilles de l'Etrurie, de la Grèce, de l'Egypte, de l'Asie ; c'est à Rome que les catholiques, dans les temps modernes, ont entassé les riches offrandes de la France, de l'Allemagne et de l'Espagne. De tant de trésors une notable partie est toujours visible.

Des simulacres mystérieux, des urnes cinéraires, des bijoux, des peintures nous indiquent les moeurs et les usages des antiques Toscans, dont le langage est resté indéchiffrable. Douze obélisques nous parlent de la vallée du Nil. Le monolithe du Latran raconte les victoires de Thoutmès II ; celui du Popolo, celles de Ménéphtha Ier ; celui de Montecitorio, celles de Psammétique Ier ; celui du Vatican, quoique sans hiéroglyphes, celles, au dire de Vasi, de Nunkoré, fils de Sésostris ; celui de la Navone, celles de Vespasien et de Titus en Orient. La Grèce chante son hymne de gloire. Des architectes d'Hellénie ont construit les sanctuaires. Les temples du Péloponèse et de l'Ionie ont envoyé les chefs-d'oeuvre par milliers. Plu-



Basilique de Saint-Jean-de-Latran.—Façade d'Alexandre Gallié (1734)



Place du Peuple, en bas du Pincio

sieurs statues sont la reproduction, en marbre, de la toroutique et de la statuaire chrysoéléphantine des Phidias, des Praxitèle, des Alcamène, des Polyclète. D'autres images, tirées des blocs de Paros, sont des originaux signés de noms illustres. Au Capitole, voici les centaures d'Aristée et de Papias d'Aphrodisium ; au Vatican, le Ganymède de Phédime, l'Hercule au repos d'Apollonius, fils de Nestor, le Laocoon d'Agésandre, de Polydore et d'Athénodore de Rhodes ; à la villa Albani, les canéphores de Criton et Nicolas, Athéniens. Rome, où l'on a taillé, depuis Auguste jusqu'à Adrien, tant d'admirables statues, est triomphante. Telle image d'Auguste, tel portrait éburré d'Antonin sont d'une beauté incomparable. Les vieilles basiliques chrétiennes, Sainte-Agnès, Sainte-Praxède, Saint-Laurent-hors-les-murs, Saint-Calixte, initient à la symbolique savante, aux lourdes formes architecturales, au dessin dur de l'époque de Constantin. Enfin, la Renaissance éclate superbe gerbe de lumière ; et voici, à partir de Mino da Fiesole, à finir à Canova, depuis la fin du XVIe siècle jusqu'au XIXe, des marbres, des stucs, des colonnes qui sont de nouveaux chefs-d'oeuvre.

On étudie, avec profit, en flânant, l'évolution faite par l'art dans une période de quatre mille ans.

On sort des grands musées plus instruit sans doute, meilleur peut-être. Et quel musée que Rome, où chaque chapelle offre un trésor d'art !

Le paysage, de certains côtés, porte également à la contemplation. Les ruines rousses, les "fabriques" dans un milieu sévère, la désolation, qui avait choqué au premier abord, prennent l'aspect pittoresque. Il est bon de marcher, à petits pas, hors du mur de Latran, sous les porches des Aqueducs, le long des tombeaux de la Via Appia. On a devant soi les monts Sabins, d'un bleu dur, et, à ses pieds, un terrain d'ocre fauve parsemé de touffes au vert intense... Les débris de monuments, s'ils sont en marbre, ont pris la couleur d'or ; s'ils sont en briques, l'éclat vermillon. Le ciel a de grandes oppositions d'ombre et de lumière, de courbes noirs et d'espace azuré. On s'avance en suivant de l'oeil des tableaux du Guaspre, tableaux heurtés, souvent violents, mais toujours poétiques... Il est extrêmement doux d'aller rêver à la "villa Pamphili", sous les pins séculaires, près du lac où croissent les lis d'eau. On ne rencontre personne... Les Romains pensent que l'endroit est malsain ; les touristes ne sont pas venus de si loin pour visiter une simple mare !... Les merles sifflent toute la journée, et, le soir, le rossignol chante... Au delà des clairières, la perspective, baignée de soleil, s'étend à l'infini. Les pensées noires s'en vont ; l'âme est réchauffée par une brume dorée semblable à celle de l'horizon... On a devant soi le tableau authentique de Claude Lorrain...

Le côté technique, matériel de l'art s'apprend vite dans la ville sacrée.

Veut-on des modèles ? ce mot pris dans le sens d'exemples bons à imiter. A-t-on besoin de voir comment tel problème de métier a été résolu par des professionnels savants ? Les collections Borghèse, Doria-Pamphili, Corsini, les pinacothèques du Vatican et du Capitole exposent vingt mille toiles précieuses ; sept ou huit fois le nombre des tableaux du Louvre !

Veut-on des modèles ? ce mot employé avec la propriété du terme pratique, qui indique de braves gens posant devant l'artiste. On va, le matin, à la place d'Espagne ; et, sur les marches de la "Trinità del Monte", on trouve des jeunes filles robustes, des hommes bien faits, des vieux à barbe d'apôtre, attendant l'embauchage du peintre et vous suivant sur un signe.

La Providence avait été clémente ou permettant qu'il existât, dans le monde fiévreux, attelé au labeur des intérêts matériels, une grande cité où ce travail fût presque inconnu, où l'idéal le plus élevé régnât, où la religion, par qui s'irise un avenir immortel, où l'art, qui reconforte l'existence limitée, eussent des autels vénérés.

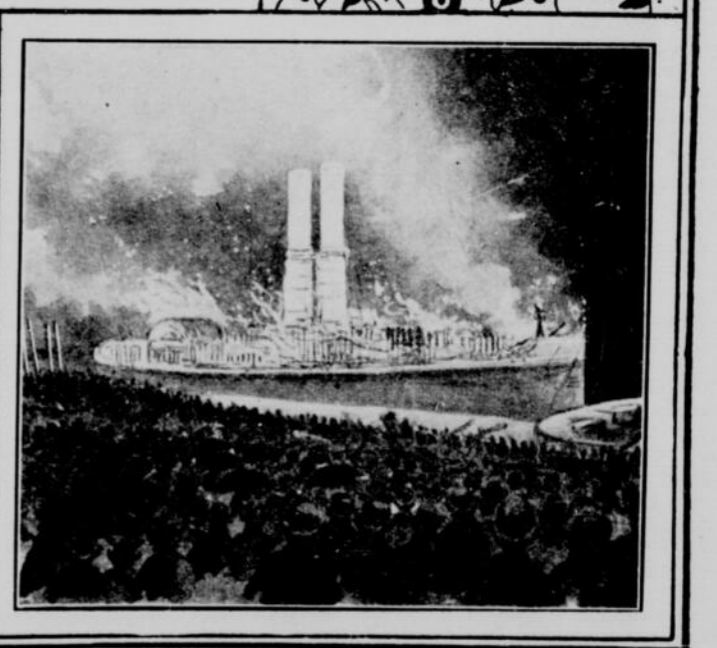
L'arche sainte se défendra-t-elle en frappant de mort l'antécédent dont la main débile s'élève pour modifier l'assiette des choses sacrées ? Eu un mot, la Rome, que nous avons aimée, que nous aimerons toujours, restera-t-elle intangible, protégée par l'art ?

Je me dirige vers l'unique station, en pensant à la question posée. Les maisons, qui frappent de dégoût le voyageur à son arrivée, les ruines neuves, "témoins" de la banqueroute de leurs constructeurs, l'ignoble ministère des finances, monument d'hier, déjà lézardé et croulant, me répondent... Je jette un regard confiant vers le dôme de Saint-Pierre, solide et grand comme la pyramide de Chéops. Le dernier rayon du jour traverse les baies ! La flèche d'or m'éclaire !... L'art vaincra !

VOYAGEUR.



Fontaine de Trevi.—Architecture de Nicolas Salvi



SOUVENIR DE LA CONFLAGRATION DU 7 MARS 1903

1. Effondrement du hangar de la Compagnie Allan. (Vue prise au lendemain de l'accident). — 2. Effondrement du hangar. (Vue prise au moment même de l'accident). — 3. Effondrement du hangar. (Vue prise des remblais). — 4. Spectacle du "Montréal", au plus fort de la conflagration. — 5. Vue prise du "Montréal" au lendemain de la conflagration. — 6. Le service des ambulances quelques instants après l'effondrement du hangar. — 7. Autre vue du "Montréal" au moment de la conflagration. — 8. Vue prise du "Montréal" aux derniers instants de la conflagration.

## LA MODE ILLUSTRÉE

PAR FALBALAS

Les considérations générales qui suivent trouvent leur place toute marquée dans la page de modes :

Les mille formes variées de la toilette moderne permettent de faire valoir, d'une manière complète et heureuse, les types de beauté les plus dissemblables. Sans jamais sortir de la mode, vous pouvez vous donner tantôt l'allure allongée et mystérieuse qui convient à une silhouette fine et délicate, tantôt l'air aristocratique et fier qui sied à un galbe ferme et aux lignes accusées. La mode est riche en nuances, elles varient à l'infini, et qui sait mieux les saisir que la femme, cet être de nuances et de demi-teintes ? Aussi n'enseignerons-nous pas l'art de s'habiller ; pour le plus grand succès de ses avantages, il est inné en chacune de nous. Cependant, cet art, comme tous les dons de dame nature, exige qu'on le cultive, si l'on veut s'y distinguer et acquiescer, en d'autres termes, ce cachet rare et inimitable qu'on appelle la distinction. C'est vers cet idéal que je tends avec vous, chères lectrices. En m'adressant à toutes, je parle à chacune en particulier ; je ferai rarement des généralités, j'irai à vous, Madame, qui me lisez, et dans les différentes esquisses que je tracerai, vous reconnaîtrez bien vite la vôtre.

Commençons par le chapeau ; il sied que l'encadrement du visage passe en première ligne, car les traits sont un des charmes qui frappent tout d'abord et retiennent le plus longtemps. L'arrangement des cheveux importe beaucoup à l'harmonie du chapeau avec le visage. Si vous vous coiffez en avant, soignez bien la forme de la tête, derrière, qui se trouve alors découverte, laissez-la deviner sous l'onde légère des cheveux. Un des principes fondamentaux de la toilette est de ne jamais changer, par l'ajustement, les proportions naturelles. Donc, point de frisons excessifs qui masquent l'oreille ou qui élargissent la tête, de manière à rappeler ces images que nous renvoie le jeu de certaines glaces bizarrement combinées.

Le front bien fait, moyen, gagne toujours à être découvert ; les cheveux relevés en racines droites lui font une couronne élégante, et le chapeau en demi-aurole, ou légèrement incliné d'un côté, sied alors à merveille. Les visages minces et longs aiment à être ainsi dégagés. Quelques-uns, plus rares, où dominent une extrême finesse du menton, des tempes étroites, des traits réguliers et calmes s'arrangent mieux des bandeaux plats ondulés.

Le chapeau doit être fait, bien entendu, en proportion de la grosseur de la tête et de la forme toute personnelle. Ce détail nous frappe peu en général, nous autres, femmes, parce qu'il est ca-

ché par les cheveux ; cependant, il existe d'une manière incénalable. La tête est plus ou moins longue, plus ou moins large, ou plus ou moins haute ; le laiton de la construction ou le feutre doivent s'appliquer à en suivre fidèlement le dessin s'ils veulent être, ce que nous appelons en style ordinaire : "coiffants". Donc, avant d'étudier la garniture, apprenons en premier lieu à faire des formes ; elles sont comme les patrons pour nos

environ 18 pouces. Sur cette base, vous établissez, avec quatre laitons d'environ 8 pouces, une sorte de croix élevée un peu en dôme et, à l'aide d'un laiton tressé en rond, vous liez le tout. Sur ce petit édifice, vous faites la passe suivant la forme qui vous plaît le mieux. Si vous vous apercevez que le chapeau tombe trop en avant sur le front, établissez une barrette avec 24 pouces de laiton et du tulle raide et essayez de nouveau. Il faut que votre tête se sente bien chez elle dans le chapeau, en sorte qu'elle n'ait pas l'impression de porter un monument braulant, qui rendrait les mouvements secs ou donnerait des maux de tête.

Ces premières exigences satisfaites, vous passez à la garniture, qui est vraiment le côté artistique du travail. Les plumes, le velours et le jais forment les plus élégants et les plus riches ornements

d'hiver qu'on puisse rêver. Des mains adroites et qui savent mettre de l'esprit dans le moindre pli d'étoffe pourront faire de jolis chapeaux, pas chers, rien qu'en velours agrémenté de quelques cabochons de jais. Le fond se vague puis se relève sur les côtés en deux ou trois grandes lignes harmonieuses allant bien avec l'expression du visage. Quelques coques, les unes penchées sur le fond, les autres retombant derrière sur les cheveux en deux ou trois pans courts, constituent souvent un heureux motif. La mode est beaucoup, en ce moment, à ces sortes d'agencements. Ils sont seyants quand on n'allonge pas jusque dans le dos une sorte de queue plus ou moins volante ou sonnante. Sonnante, je le répète, quand elle est formée de pampilles de jais trop touffues.

Vous pouvez, pour un chapeau de courses ou du matin, remplacer le velours par le drap, un joli drap fin, pas trop poilu, à moins qu'il ne soit marié avec de la fourrure, ce qui établit entre eux une sorte de parenté. Le drap s'accorde bien, comme ornements, de plumes "couteaux" ou d'ailes sombres. Nous conseillons de ne pas choisir, pour la rue, des nuances vives, heurtées, et un peu trop flamboyantes. Le ciel neutre et souvent gris de l'hiver exige dans nos parures du coloris amorti et fondu. C'est un talent de savoir se mettre en harmonie avec la tonalité ambiante ; c'est aussi un grand avantage pour la beauté. Il est facile, quand les teintes noires ou très sombres ne vont pas au

visage, de doubler le chapeau noir de blanc ou d'une couleur claire qui lui apporte une note gaie et jeune.

Les belles plumes rendent toujours un chapeau très habillé, il faut les placer sur le côté et retombant un peu derrière ; choisissez-les invariablement noires ou blanches. Elles donnent au port de tête de la noblesse et de l'élégance, un certain grand air qu, nous rappelle les séduisantes héroïnes de la Fronde. Les plumes blanches sont délicates et riches pour un chapeau clair, de visites ou de cérémonie. Très appréciée, aussi, la fourrure, la martre, la loutre, le chinchilla, employés en petite quantité. Nous insistons pour qu'on soit très sobre en ce genre d'ornement, autrement, il donne



Les chapeaux de printemps. (Modes de Paris.)

robes. En les façonnant nous-mêmes, ou tâtonnant d'abord un peu, nous arrivons à trouver le mouvement qui convient spécialement à notre genre de physionomie. Ici, les matériaux sont très simples : le laiton, la pince à modes, le tulle. Nous prenons les mesures :

- 1o Du tour de tête ;
- 2o De la hauteur de la calotte ;
- 3o De la largeur de la calotte ;
- 4o De la passe ;
- 5o Du diadème ;
- 6o Du contour du chapeau.

Voici le laiton, choisissez-le plutôt un peu fort afin qu'il garde bien les inflexions que vous lui donnez. Vous en formez la couronne de la tête,

bien vite au chapeau un air lourd, un air de bonnet à poils ! On ne saurait croire combien il faut être attentif à bien choisir son chapeau ; rien ne frise le ridicule comme une coiffure qui sied mal ou qui présente quelque côté plaisant par la dissonance des couleurs ou la bizarrerie de la forme. Les modes du jour peuvent être charmantes si elles sont interprétées avec esprit ; mais, avouons-le, que d'applications grotesques on en fait ! Tantôt, c'est une galette qui s'étale sur la tête, tantôt un fouillis inextricable et hétéroclite où l'on semble avoir réuni, comme par hasard, tout l'étalage de la modiste. Un soir que je rentrais à Paris, par le train de ceinture, j'aperçus un tableau de ce genre qui me mit involontairement le sourire aux lèvres. La lueur du petit globe de gaz éclairait, par en haut, une tête de femme écrasée par un chapeau dont les coques, singulièrement posées, projetaient sur son visage, au moindre mouvement, des ombres chinoises si parlantes que je croyais vraiment assister à une représentation mimée. Evitons les chapeaux si malicieux !

Le succès des fleurs ne baisse point, ce sera toujours la vraie et naturelle parure de la femme, parure légère, gracieuse, et si variée, si poétique ! Il y a tout un langage, une vie idéale, dans ces jolies choses. La violette de Parme garde son ancienne vogue ; elle est solide, pratique, et en même temps facile à porter, le jour comme le soir. Les délicieux feuillages roux de l'automne forment, pour les chapeaux de ville, un ornement des plus heureux ; ils nous montrent toute une palette dans la gamme infinie de leur rose éteint, de leur or assourdi, de leur fauve calme et doux. C'est bien une parure d'hiver, et qui va avec presque toutes les nuances de drap ou de velours. Pour les chapeaux habillés, vous avez la moisson initiale de la floraison d'été : les roses aux corolles délicates comme une chair vivante, les orchidées mystérieuses, les pensées de l'âge austère, les lilas, les géraniums, les oeillets, les glycines. N'exagérons ni la taille, ni le nombre des fleurs ; qu'elles soient posées comme une branche prise en passant au jardin.

Pour les chapeaux de théâtre, nous avons les mille arabesques de paillettes scintillantes, le tulle, les aigrettes, la gaze, les perles, les légers rubans et la mousse des chenilles claires. Ici, nous devons nous placer à un tout autre point de vue ; ce n'est plus avec le jour qu'il faut s'harmoniser, mais avec l'éclat des lustres, avec la lumière blanche de l'électricité ou la lumière un peu jaune du gaz. Choisissez alors vos couleurs sous cette influence, et voyez-les ainsi avant de les employer, car, le soir, le teint change, la couleur des yeux, les ombres du visage, sont tout autre, et c'est là vraiment que "la femme varie". Telle figure un peu rouge, le jour, paraît éclatante de fraîcheur à la lumière ; telle autre, qu'on dirait blafarde ou jaune dans la rue, devient d'un bel ambre pâle sous l'électricité. Il y a là des transformations dont toute femme intelligente doit savoir profiter pour le choix de ses chapeaux. Le bleu, le rose, le paille éclatant, siéent généralement aussi bien aux brunes qu'aux blondes. Les perles et les paillettes doivent être choisies strictement dans le ton du ruban ou de la gaze du chapeau, autrement elles donnent à la garniture quelque chose de clinquant et de commun ! Mais quand leurs feux se

noient dans le ton général, elles semblent simplement le reflet brillant de l'étoffe et comme son rayonnement ! Pour accompagner dignement ces légères coiffures, il est bon de mettre dans les cheveux de jolis peignes, quelque épingle riche, art ancien ou nouveau. Le moderne style nous offre des motifs charmants de chaînettes d'or, d'où tombent comme des gouttes de rosée ; des perles oblongues, des opales, des rubis ou des émeraudes. Sur les têtes d'épingles, des femmes au corps fuyant, perdues dans de longs iris ou des calices de fleurs, ou simplement enveloppées de leur fantastique chevelure, nous sourient de leurs yeux de pierres. C'est léger, délié et fort élégant pour retentir le chapeau ou compléter son ornement.

Les épingles à chapeaux mériteraient tout un chapitre. Pour les sorties du matin, de simples têtes de jais, des motifs d'acier ou de vieil argent font très bien dans le velours ou le drap noir ; on



Chapeau avec garniture de blancs et de velours



Chic costume de rue, dernière nouveauté à Paris



Vue opposée du chapeau

pour se terminer par une traîne plus ou moins longue.

Quand je dis : "une traîne", je veux parler des robes habillées de dîners ou du soir, car, pour les "trotteurs", les jupes se font, de préférence, avec un grand ou trois petits volants en forme. Ceux-ci leur donnent une ampleur sans laquelle elles paraissent étriquées ; ils se garnissent, soit de biais, de galons ou de simples piqûres, cela donne un peu de soutien à la jupe, dont, sans cette précaution, le mouvement ne serait pas des plus gracieux.

Une suppression vers laquelle on tend de plus en plus, et que je veux signaler à mes aimables lectrices, c'est celle des pinces. Certains couturiers se sont enfin avisés que ce n'était pas fort joli, et cependant, pour certaines coupes, je reconnais qu'une pince, même deux, sont indispensables ; mais, quand on peut les supprimer, elles se remplacent par des groupes de fronces, de petits plis ou "nervures", ou encore par des "repliés". Ce sont des sortes de petites pinces qui se prennent sur l'étoffe, à l'endroit, et qui simulent des plis couchés ; elles se font tout autour de la taille, plus longues devant, pour dessiner un empiècement ; on les pique avec du gros cordonnet, et cela fait une gentille garniture de jupe, surtout pour les jeunes femmes ou les jeunes filles un peu minces.

Aux personnes plutôt fortes ou qui préfèrent la jupe unie sur les hanches, je signale une coupe charmante : la forme à deux coutures, avec celle du devant très biaisée. On supprime ainsi une ampleur inutile, et l'on a une jupe de forme très chic et moulant admirablement le corps. C'est celle des tailleurs ; je vous la recommande surtout pour les étoffes fantaisie à damiers ou à raies, pour les tartans, les pékinés ; les lignes se rencontrent devant, de chaque côté de la couture, et forment un V qui s'élargit dans le bas ; le mouvement, gracieux, s'harmonise fort bien avec le corset droit, que toutes portent maintenant, pour donner à la silhouette une ligne délicieusement fuyante.

Comme garnitures de jupes, toujours les straps piqués, les galons posés en tous sens, des bandes de fourrure : petit-gris, astrakan, etc., mises au bord des volants. Pour ceux-ci, une jolie idée de Paquin pour remplacer le biais que l'on met sur la couture qui rattaché le volant en forme au corps de jupe ; ce sont des biais aussi, mais rapportés, trois ou cinq, qui simulent des plis ; on les taille en forme, comme les petits collets-pélerine qui ornent les corsages ; on les applique à l'envers sur la jupe, et on les coud ; la partie qui devra être le bas du biais regardant le haut de la jupe ; cela fait, on les retourne et on les repasse, ou bien on les fixe par une ou deux piqûres. C'est gentil et nouveau ; cela peut se faire pour toutes les jupes à volants, même si elles sont taillées à empiècement.

FALBALAS.



Sortie de théâtre

en trouve de ravissantes en forme de petites couronnes, de trèfles, de fer à cheval ; d'autres représentent simplement de jolis dessins d'ornement.

Le chapeau habillé exige des épingles un peu plus riches, quelques pierres précieuses dans le ton de la garniture, une perle noire, une petite fleur d'or, un de ces mille riens si artistiques où excellent nos bijoutiers parisiens. C'est dans l'harmonie de ces détails que se révèle la femme vraiment élégante et distinguée ; elle doit savoir approprier sa mise au lieu, à l'heure et à la société qu'elle fréquente. Comme nous le disions en commençant, la femme doit avoir le secret des nuances.

Un mot sur la jupe :

Les jupes se font de plus en plus collantes jusqu'aux genoux, puis elles s'évasent gracieusement

# PAGE DE LA MÉNAGÈRE

Voici quelques-uns des ingénieux emplois du sel :  
 Une petite pincée de sel ajoutée aux blancs



Fig. 1.—Quand vous faites des biscuits, roulez votre pâte à une épaisseur d'un demi-pouce et donnez-lui la forme voulue en la manière indiquée par la gravure.

d'oeufs, pendant qu'on les bat, fait monter ceux-ci plus vite en neige.

Dans une crème fouettée, un peu de sel aide à la faire monter.

Le sel, répandu dans le four, sous les moules, empêche ceux-ci de brûler.

Le sel, dans l'amidon cru ou cuit, donne du lustre au linge.

Frotter les fers, avant de s'en servir, avec un peu de sel.

Pour empêcher les vêtements ou broderies en couleur de se teindre, les tremper préalablement dans une dissolution de sel.

Voulez-vous d'une excellente recette pour faire les beignets à la mode alsacienne ?

Deux livres de farine, six oeufs, une chopine de lait tiède, un bon quart de beurre frais, quatre cuillerées de sucre en poudre, un peu de sel fin, une cuillerée de kirsch.

Manier le tout à une température tiède, c'est-à-dire préparer ces quantités la veille dans le plat où l'on fera la pâte, et le tenir dans une chambre



Fig. 2.—Comment faire cuire la saucisse de Francfort à la crème.

chauffée. Faire la pâte deux heures et demie avant le moment de faire frire, pour lui laisser le temps de lever. Lorsqu'elle est bien travaillée, on ajoute pour deux ou trois sous de levure sèche délayée dans un peu de lait tiède, ou une cuillerée de levure liquide, passée, préalablement, à travers un linge et blanchie, à trois reprises, dans de l'eau fraîche. Lorsque la pâte est levée, saupoudrer la planche de farine, et casser la pâte par cuillerées rondes, pour la laisser encore un peu lever sur la planche. Donner une jolie forme ronde avec la main, puis jeter dans la graisse bouillante, où les beignets doivent se gonfler et garder un petit bord blanc. Saupoudrer avec du sucre en poudre mêlé avec un peu de cannelle.

**OEUF EN COCOTTE.** — Les oeufs cuits ainsi sont délicieux, mais ils réclament beaucoup de soins.

Ils se servent dans des cocottes ou des petites caisses à soufflés en porcelaine.

Si l'on a à sa disposition de la bonne crème fraîche de lait, on en met une cuillerée à café au fond de la cocotte ; dans le cas contraire, on met une cuillerée de sauce béchamel ; un peu de sel, de poivre et de muscade. Cassez dessus l'oeuf, qui doit être très frais, avec précaution, afin de laisser le jaune intact ; remettez par-dessus une cuillerée de crème ou de béchamel.

Lorsque toutes les cocottes sont préparées, posez-les sur une plaque à rebord de 2 centimètres, dans laquelle vous mettez un centimètre d'eau bouillante. Mettez au four chaud et laissez cuire exactement cinq minutes : les oeufs doivent être à point, laitieux et parfumés, et pouvoir se manger



Fig. 3.—Coupez toujours la saucisse de Francfort en petits morceaux d'un pouce ou un demi-pouce.

avec des mouillettes ainsi que des oeufs à la coque.

Les oeufs en cocotte doivent être cuits à la dernière minute et être plutôt attendus par les convives. S'ils cuisent trop, ils ne valent pas mieux que des oeufs durs.

**CANARD AU BOUDIN.** — Prendre du bon boudin, enlever la graisse et les oignons, ajouter la même quantité de foie gras cru, hacher et mêler le tout ensemble ; assaisonner avec quatre épices, sel et poivre. Mettre dans une casserole un bon morceau de beurre frais, faire cuire le hachis un petit instant avec un verre de bordeaux, laisser refroidir et ajouter du persil haché et de l'estragon. Beurrer les canards avec de la farce, mettre cuire au four et arroser avec du vin de Bordeaux.

**CHOUX A LA CHANTILLY.** — Après avoir épluché deux beaux choux, faites-les blanchir et ensuite cuire à l'eau salée. Une fois cuits, égouttez-les bien. Préparez un plat à gratiner dont



Fig. 4.—Avant la cuisson, piquez votre saucisse avec une fourchette d'argent noir pour permettre à la vapeur de s'échapper.

vous avez bien beurré l'intérieur, placez au fond une couche de choux, une de gruyère, beurre et parmesan, et ainsi de suite ; lorsque le plat est ainsi garni, recouvrez de chapelure et mettez au four. Servez très chaud.

**THE DE BOEUF.** — Prendre des tranches minces de viande maigre et les faire griller pendant une minute ou deux, puis, après les avoir découpées en très petits morceaux, les recouvrir d'eau bouillante. Couvrir et laisser en contact pendant un quart d'heure. Cette infusion de viande supplée au bouillon lorsque le temps fait défaut pour le préparer.

**ENLEVEMENT DE LA ROUILLE.**—Après tant d'autres, et en attendant celles qui viendront, voici encore une méthode pour l'enlèvement de la rouille, indiquée, cette fois, par le "Suddeutsche apotheker Zeitung". Elle consiste à frotter l'objet, soit en fer, soit en acier, avec un chiffon de laine enduit d'une mixture faite d'une partie d'acide lactique et de deux d'huile d'aspic. La rouille s'enlève presque immédiatement ; il ne reste plus ensuite qu'à rendre, s'il y a lieu, le poli au métal, en le frottant avec du papier d'émeri très fin, puis avec du rouge d'Angleterre, et enfin, de l'oxyde d'étain.

**NETTOYAGE DES OBJETS EN ALUMINIUM.** — Depuis que les nouveaux procédés de fabrication de l'aluminium permettent d'obtenir des objets à un prix relativement modéré, son emploi tend à se répandre de plus en plus, soit dans la bijouterie, soit pour l'usage domestique. Quand



Fig. 5.—Comment il faut travailler le beurre et le saindoux pour faire des biscuits.

les bijoux ou autres objets se ternissent par l'usage, on leur rend leur brillant, en les lavant avec une brosse douce, dans une dissolution très étendue (de un à deux pour mille) de carbonate de soude.

## Enseignement de l'Esperanto par M. A St-Martin

GRAMMAIRE

**REGLE.** — Le passé des verbes se termine toujours par la terminaison "is". EX. : Mi amis, j'aimai ; Li parolis, il parla ; Vi diris, vous avez dit.

**REGLE.** — Le futur des verbes se termine invariablement par les deux lettres "os". EX. : Li amos, il aimera ; Ili diros, ils diront ; Oni parolos, on parlera.

### REMARQUES.

Comme on a pu le voir par les trois dernières règles précitées, l'indicatif des verbes se termine toujours par la lettre "s" : nous avons "as" pour le présent, "is" pour le passé et "os" pour le futur.

**REGLE.** — Le conditionnel se termine toujours par les lettres "us" : Se mi kantus, si je chantais ; Se li povus, s'il pouvait ; Se ni sciuss, si nous savions.

**REGLE.** — Le superlatif et le subjonctif se caractérisent toujours par la lettre "u".

EX. : Ni parolu, parlons ; Parolu, parlez ; Ili parolu, qu'ils parlent ; Ni parolu, que nous parlions.

### REMARQUES.

Ceci termine l'étude des verbes. Nous expliquerons les participes à la prochaine leçon.

ALB. ST MARTIN.

## COMMUNICATION

M. le rédacteur de l'«Album Universel»,

Dans votre numéro du 7 mars courant, vous publiez un article signé Jean Pol, au sujet du choix d'une langue internationale, article auquel je vous prie de me laisser répondre.

L'auteur du dit article reconnaît que l'usage d'une langue internationale "serait une œuvre humanitaire", "un pas immense vers le progrès", etc. Mais, tout en reconnaissant les qualités de "simplicité" et de "régularité" des langues artificielles, au premier rang desquelles se place l'Esperanto, il leur préfère l'adoption d'une langue vivante, et, après quelques opérations éliminatoires touchant le français, l'allemand, l'espagnol et les langues mortes, M. Jean Pol conclut à l'emploi de l'anglais comme unique moyen de communication internationale.

Je partage l'avis de M. Jean Pol au sujet des difficultés que présentent les langues naturelles, difficultés grammaticales et de prononciation qui en rendent l'usage général impossible. De plus, parlant des trois langues les plus usitées, l'anglais, le français et l'allemand, M. Jean Pol reconnaît que : "Le prestige et la suprématie politique et commerciale que le choix d'une de ces langues donnerait à sa nation respective, seraient trop grand pour que les deux autres acceptassent."

Cet argument, d'une vérité évidente, exclut donc les trois langues précitées. Comment se fait-il, dès lors, que M. Jean Pol se déjuge au point de n'admettre comme langue internationale possible que l'anglais, à l'exclusion des autres langues naturelles ou artificielles ?

Le grief qu'il fait aux langues artificielles, après leur avoir reconnu d'éminentes qualités, c'est de n'avoir pas de littérature. Or, si l'on réfléchit un peu, on s'aperçoit vite que ce défaut est, dans l'espèce, la qualité dominante d'une langue internationale, en ce sens qu'elle n'emploie que les vocables indispensables à traduire la pensée des sujets de nationalité différente appelés à communiquer entre eux.

Les signaux qu'échangent les navires en plein océan ne comportent pas de formules élégantes ou courtoises ; ils sont basés sur des combinaisons de pavillons de formes et de couleurs diverses, et suffisent à faire connaître à tout bateau rencontré le port d'attache, le lieu de destination, le nombre de passagers, la cargaison, l'état sanitaire de l'équipage, la nature du péril, s'il y a lieu, l'offre ou la demande de secours, etc. C'est tout ce qu'il faut, et c'est tout ce que l'on doit demander à une combinaison linguistique ayant pour but de permettre à tous les peuples d'échanger leurs pensées.

C'est pourquoi l'Esperanto, langue combinée par sélection selon une phonétique propre à toutes les nations, a l'avantage sur les autres langues d'être simple, concise, peu abondante en vocables, accessible à tous les néologismes et d'une prononciation facile pour les gossiers de toutes les races. Ce qu'on ne peut pas dire de l'anglais.

J'ajoute que l'Esperanto pouvant traduire aisément les œuvres littéraires conçues en n'importe quelle langue, il ne lui est nullement nécessaire de posséder une littérature propre que, d'ailleurs, il acquerra avec le temps.

Veuillez agréer, etc.,

HENRI ROULLAUD.

## LE SCARABÉE

On lit dans les journaux allemands de la semaine : "Notre célèbre naturaliste Lutz de B... vient d'être tué en duel par le philosophe darwiniste Wilfrid M... Cette mort semblera d'autant plus douloureuse que la cause du duel était en elle-même futile."

Futile ! Sous un genêt, à la lisière du bois qui sert de promenade aux habitants de la petite ville de C..., un scarabée dormait dans l'ombre tremblante. Le temps était radieux, car la fin de mai a été clémente en Allemagne. Le soleil submergeait la plaine et les houblonnières. Advint Lutz, le savant naturaliste. Les naturalistes marchent silencieusement, coiffés de panamas à larges bords, et ils fouillent buissons et haies avec des pinces d'acier souples.

Tout à coup Lutz tomba en arrêt et on l'entendit s'écrier : "Scarabeus mirobolans !" Sur quoi le coléoptère effrayé s'envola. Par les prés, par les futaies, à travers les fougères, Lutz courait, sautait et trébuchait, sans quitter sa proie des lunettes. Quelle chasse !

Il arriva ainsi aux bords d'un étang où Wilfrid, le darwiniste, était assis, les pieds dans l'eau, et étudiait les mœurs des libellules, amoureuxment. — Docteur, cria Wilfrid, ce scarabée vous a-t-il fait du mal ? — Pour toute réponse, Lutz, entr'ouvrant la boîte de ferblanc qui lui battait sur les reins, montra que le Mirobolans manquait à sa collection. Et il reprit sa chasse autour de l'étang.

Bourdonnant de terreur, éperdu et l'élytre folle, le pauvre scarabée tournait sur le miroir et il ne savait plus où il allait. Il entendait autour de lui siffler dans le vent le filet du naturaliste. Hélas, un mur blanc !..

Le mur blanc comme la neige des pôles resplendissait au plein midi. Le scarabée s'y heurta et tomba dans l'herbe. Là, brisé, et reployant ses petites pattes meurtries et ses ailes inutiles, il demeura immobile et le cœur gros, comprenant que sa dernière heure était venue.

L'homme ne pardonne pas à la beauté libre. Lutz le tenait entre ses doigts maigres, et il était content. Une dernière ruse, le scarabée la tenta : il fit le mort. Pauvre ruse de bête ! Le naturaliste prit dans sa boîte une épingle, longue, longue comme une lance, et la lui enfonça dans l'aile gauche, et le satin de l'aile craqua. Ainsi transpercé d'outre en outre, le Mirobolans fut fixé sur le liège. D'abord il ne remua pas, dans l'étonnement de sa douleur. Et puis, voilà que tout son pauvre petit corps d'émeraude et d'or frémit ; il agita les pattes en une convulsion, et on sentit que s'il avait eu une voix, il aurait poussé un cri épouvantable.

Il balançait la tête de bas en haut, comme pour s'éancer, et il cherchait un point d'appui pour s'arracher de la lance. Mais partout l'air, rien que l'air, l'air, tout à l'heure encore sa joie et sa vie, mais à présent l'air traître et complice, l'air élastique et sans prise.

Et dans cet air, l'odeur méphitique du camphre qui montait et l'asphyxiant et l'empoisonnait lentement... Wilfrid s'était levé : il était très pâle. Il marchait vers Lutz, accroupi sous le mur blanc. Tout proche du scarabée et presque à sa portée, les rebords de la boîte s'étendaient. Oh ! pour les atteindre, quels efforts terribles ! Mais il ne parvenait qu'à tourner sur l'épingle, dans sa plaie,

comme une girouette au vent, et de plus en plus il s'enfonçait dans le pay, vers le lit de camphre déléter. Wilfrid allait d'un pas rapide, comme pour le secourir.

Autour du supplicié, les libellules, les belles mouches bleues, les papillons bariolés, les hannetons curieux, voltigeaient pleins de pitié, car les bêtes s'aiment dans leur impuissance. Et puis, le doux bruissement des feuilles, les danses hiéroglyphiques des rayons, les clapotements du lac, le printemps, l'amour, la vie partout, et lui fixé, le cœur traversé d'une longue lance immobile, hélas ! mon Dieu, quelle torture !

— Bourreau ! dit Wilfrid, bourreau ! Lutz regarda le darwiniste et se prit à sourire. Alors, le cœur ulcéré, la flamme aux yeux : Lache ! fit Wilfrid, et il souffleta le tortionnaire.

Lâche est une grosse injure, et un soufflet appelle la mort. Comme ils étaient tous deux ardens et forts, ils entrèrent dans le bois, et ils s'arrêtèrent dans le silence d'une clairière, sombre et sans horizon. Lutz, l'âme gonflée de rage, la joue rouge, tenant de la droite une épée et la brandissant furieusement. Le philosophe, calmé, songeait au scarabée son frère qui était mort, et il appuyait la pointe de son arme sur le sol verdoyant, espoir des trépassés. Le soir venait. Un rossignol chanta.

Le rossignol chanta la mort du scarabée sur un mineur grave et solennel ; puis reprenant en majeur, il chanta je ne sais quelle marche guerrière qui incitait à la vengeance. Et le duel commença au milieu d'un choeur général de tous les oiseaux de la forêt, amis et admirateurs du magnifique Mirobolans.

Lutz était vigoureux et retors. Wilfrid, frère, était brave. Au premier choc, l'épée malhabile de celui-ci sauta de sa main dans une fougère et il se vit désarmé. Le choeur des oiseaux redoubla de vaillance, et le darwiniste, la tête baissée, songeait à son frère, le scarabée, qui gisait, roide, sur l'horrible épingle. Lutz s'approcha pour frapper son ennemi.

— Suis-je une bête sans défense pour que tu m'assassines dans les bois ? dit Wilfrid. Et bondissant sur son épée, il la ramassa et fondit sur le savant cruel, à l'improviste, la pointe en avant. Et lui, le savant doux, il le transperça à son tour, de part en part, de telle sorte que la lame ayant rencontré le tronc d'un chêne liège, s'y ficha. Le cadavre de Lutz resta debout, retenu par la garde du glaive.

Et comme les oiseaux ne chantaient plus dans les ramures voisines, Wilfrid dit à voix haute : — Que le ciel nous juge.

Aussi, ne faut-il pas croire les journaux allemands, ni quand ils disent que la mort du célèbre Lutz de B... a eu une cause futile, ni quand ils disent autre chose... EMILE BERGERAT.

## BERCEUSE

(Pour l'«Album Universel».)

(Pour l'«Album Universel».)

Dors, petit enfant, tout sommeille,  
La fleur, l'oiseau,  
Dors, ne crains rien, ta maman veille  
Sur ton berceau.

Sans elle à tes côtés, bambin qui vis à peine  
Quelques semaines de printemps,  
Bambin si frêle encor, dont la timide haleine  
Ressemble à la brise des champs.

Peut-être croyant voir un bouton d'églantine,  
Un tremblant papillon  
Pourrait étourdimment, sur ta bouche enfantine,  
Se poser sans façon.

Peut-être aussi la lune, éclairant nos nuits sombres,  
[bres,

Pour jouer avec toi  
Tracerait sous tes yeux ces gigantesques ombres  
Qui remplissent d'émoi.

Peut-être, jusqu'au vent qui tapage et folâtre  
Lorsqu'il veut s'égarer,  
Pourrait te faire croire à des voix qui, dans l'âtre,  
Viennent pour t'effrayer.

Mais ne crains rien, ta maman veille  
Sur ton berceau.

Dors, il est temps ; vois, tout sommeille,  
La fleur, l'oiseau.

La lune est là, le jour s'achève,  
Dors, frêle enfant,

Les yeux sur toi, ta maman rêve  
En souriant !..

JEANNE.

# REVERIE

Poésie de  
TH. DE BANVILLE

Musique de  
H BEMBERG

Croisement de mains ad libitum.  
Andantino.

PIANO.

M.G.  
léger  
M.D.  
cédez un peu

The piano introduction consists of two staves. The right hand (M.G.) plays a melody with a 'léger' (light) touch, while the left hand (M.D.) plays a rhythmic accompaniment. The tempo is marked 'Andantino' and the performance is 'ad libitum'. The instruction 'cédez un peu' (yield a little) is written above the right hand.

L'eau dans les grands lacs bleus En - dor - mi - e.

The vocal line begins with the lyrics 'L'eau dans les grands lacs bleus En - dor - mi - e.' The piano accompaniment continues with a steady rhythmic pattern. The tempo remains 'Andantino'.

Est le mi - roir des cieux :

cresc.

The vocal line continues with 'Est le mi - roir des cieux :'. The piano accompaniment features a 'cresc.' (crescendo) marking. The tempo remains 'Andantino'.

Mais j'ai - me mieux les yeux de ma

cresc.

The vocal line continues with 'Mais j'ai - me mieux les yeux de ma'. The piano accompaniment features a 'cresc.' (crescendo) marking.

mi - e

poco rit.

M.G.  
Tempo 1<sup>o</sup>  
M.D.

The vocal line continues with 'mi - e'. The piano accompaniment features a 'poco rit.' (poco ritardando) marking. The tempo changes to 'Tempo 1<sup>o</sup>' (Allegretto). The right hand is marked 'M.G.' and the left hand 'M.D.'.

Pour que

p

The vocal line continues with 'Pour que'. The piano accompaniment features a 'p' (piano) marking.

l'ombre par - fois Nous sou - ri - e, Un oi - seau chante au bois.

dolce. doux. poco rit.

retenez un peu

The vocal line continues with 'l'ombre par - fois Nous sou - ri - e, Un oi - seau chante au bois.' The piano accompaniment features a 'dolce. doux. poco rit.' (dolce, doux, poco ritardando) marking. The instruction 'retenez un peu' (hold a little) is written below the piano part.

Mais j'ai me mieux

la voix de ma mi  
*sans rall* *poco rit*  
*rit*

cedez un pen  
*MC*  
Tempo *M<sup>o</sup>*

La rosee a les fleur de fleur  
*dolce*  
Tempo

Rend sa vi ve cou leur,  
*cresc*

Mais j'ai me mieux un pleur

De ma mi e!

retenez un peu  
dim.

On chan - ge tour a tour De fo - li - e. Moi, jus - qu'au der -

nier - - - - - Jour - - - - - Moi - - - - -

Je m'en tiens à l'a - mour - - - - - De ma mi -

accelerando. cresc. sf

## LE REPAS PRÉPARÉ

Ma fille, laisse là ton aiguille et ta laine ;  
Le maître va rentrer ; sur la table de chêne,  
Avec la nappe neuve aux plis étincelants,  
Mets la faïence claire et les verres brillants.  
Dans la coupe arrondie dans l'anse en col de cygne  
Pose les fruits choisis sur des feuilles de vigne :  
Les pêches que recouvre un velours vierge encor,  
Et les lourds raisins bleus mêlés aux raisins d'or,  
Que le pain bien coupé remplisse les corbeilles,  
Et puis ferme la porte et chasse les abeilles...  
Dehors le soleil brûle et la muraille cuit.  
Rapprochons les volets, faisons presque la nuit,  
Afin qu'ainsi la salle, aux ténèbres plongée,  
S'embaume toute aux fruits dont la nappe est  
[chargée,  
Maintenant, va puiser l'eau fraîche dans la cour ;  
Et veille que surtout la cruche, à ton retour,  
Garde longtemps, glacée et lentement fondue,  
Une vapeur légère à ses flancs suspendue.

ALBERT SAMAIN.

## LA PROMESSE

Il était écolier, elle était écolière ;  
Elle s'appelait Lise, il s'appelait Firmin ;  
Elle, panier au bras ; lui, sac en bandoulière,  
Allaient et revenaient en se donnant la main.

Un soir, Firmin marcha beaucoup plus près de  
[Lise.  
Oh ! comme les rosiers embaumaient par instants !  
Et Lise dit, très bas, comme on parle à l'église :  
"Firmin, je t'aimerais lorsque j'aurai vingt ans !"

Mais elle est morte à quinze et Firmin l'a pleurée.  
Dans une fosse étroite, un jour, on la porta ;  
Et c'est là qu'elle dort, d'un linceul blanc parée,  
A l'ombre d'un rosier que son ami planta.

Cinq ans après, un soir, Firmin vint à l'église  
Et, songeant aux amours naïves du vieux temps,  
Il se mit à genoux sur la tombe de Lise...  
Oh ! comme le rosier embaumait par instants !

Et, tandis qu'il pensait à la promesse ancienne,  
Le jeune homme sentit — et son âme trembla —  
La bouche d'une fleur qui lui baisait la sienne...  
La défunte aurait eu vingt ans cette nuit-là.

JEAN RAMEAU.

## HISTORIETTES

Ce soir-là, dans le coin des causeurs, au Cercle,  
on recherchait par quoi nous sommes le mieux  
réunis, nous autres humains.

—Ce n'est point, dit l'un, par la ressemblance  
des caractères, laquelle n'empêche pas l'ennui d'être  
ensemble.

—Ce n'est pas, fait un autre, par l'admiration,  
laquelle, quoi qu'on dise, favorise plutôt l'éloigne-  
ment, la rancune, et ne va pas sans froideur.

—Ni par l'amitié, mot que l'on ne retrouve guère,  
que dans la correspondance des geus séparés.

Alors, par quoi sommes-nous donc réunis, nous  
autres humains ?

Par la simple communauté des habitants : jeu,  
table, chasse, besoin de médire des autres... En-  
fin, ce qui produit les banalités, où l'esprit ni le  
coeur ne sont pour rien.

Je ne dois pas être le seul à sentir et à déclarer  
que les "mots d'enfants" sont encore plus haïs-  
sables que les mots "d'esprits professionnels".

Mais j'ai gardé cher souvenir d'une réponse de  
toute jeune fille.

C'était la fille d'un de mes camarades d'autre-  
fois, que je rencontrai sur le boulevard, au lende-  
main du dernier tremblement de terre qui secoua  
Nice et Menton.

Le "Pater-Mamillias", mon vieil ami, me narra  
la catastrophe, avec force détails impressionnants.

—Vous avez sans doute eu bien peur ? fis-je en  
m'adressant à la jeune demoiselle.

—Oh ! non ! monsieur, me répondit-elle gaiement :  
"J'étais avec papa !"

Je n'ai jamais, que je sache, jaloué personne,  
ni envié telle position ; mais je fus un moment ja-  
loux du papa de cet ange.

Chalumeau reproche à sa fille d'accepter trop  
exclusivement les hommages du jeune Saint-Er-  
nest.

—Mais, enfin, papa, qu'est-ce que tu as contre  
lui ?

—Je le trouve un peu bête...

—Ce n'est pas mon avis.

—En outre, je le soupçonne d'en vouloir surtout  
à ta dot.

—Je t'assure bien le contraire... Il est prêt à  
m'épouser sans aucune dot, quand on voudra.

—Eh bien, ça prouve qu'il est encore plus bête  
que je ne pensais !



LE FOURRIER. — Eh ! là-bas, s'pèce d'enflé, où qu'est qu'vous allez avec votre fourbi ?

L'ENFLE. — Sergent-fourrier, j'm'en vas dans une autre compagnie ; les aueicus m'ont dit que j'étiens tombé dans une mauvaise, et ma mère veut point que j'fréquente les mauvaises compagnies.

A L'ECOLE DES VOLEURS.



**LE PROFESSEUR.** — Messieurs, pour arriver à vous faire le héros d'une cause dite célèbre, il suffit de suivre l'exemple que j'ai donné moi-même, alors que je m'appelais Toto de la Butte. J'avais toujours le soûl, dans mes crimes, de laisser, auprès de la victime, un bijou et une lettre saignée de sang.



— Interrogé sur le rôle joué dans le drame par ces objets mystérieux, je m'écriais : "Ne m'interrogez pas sur ces secrets, ce ne sont pas les miens, j'aime mieux mourir !" Mon crime devenait alors un mystère, et moi, grâce aux journalistes, un héros de roman.



— A la Cour d'assises, mon avocat (j'en avais toujours un bon, heureux de défendre une cause célèbre) me suppliait de dévoiler les mystères du drame. Je refusais en pleurant, tout le monde pleurait, et quand je n'étais pas acquitté, j'en étais quitte pour une peine légère.

LA VISITE DU PROPRIETAIRE.



— Vous voyez bien cette fenêtre ? Eh bien, si vous ne me laissez pas tranquille avec votre quittance, je vous fais passer au travers !

**PAS PLUS DIFFICILE QUE CELA.**  
C'est aisé de se procurer une grande somme de soulagement avec une petite somme d'argent. Achez une bouteille de BAUME RHUMATISME, pour 25 cents.

LE GOUTER.

Dans certains pays, on a l'habitude de couper l'intervalle qui sépare le déjeuner du dîner par une collation plus ou moins copieuse : c'est le goûter. Est-ce là une bonne habitude ? Distinguons.

Chez les enfants, auxquels nous ne demandons qu'une chose, qui est de se développer et de grandir, un petit goûter frugal n'offre rien que de très naturel. Tartine de beurre, tartine de confiture, petit pain, tout cela me va ; mais évitons les collations trop copieuses ou composées de friandises écoeurantes. L'estomac a besoin de repos comme les autres organes, et ce n'est pas lui rendre service que de le surmener. Conclusion : permettons un goûter frugal aux petits. Mais je fais tout de suite une exception : il y a des enfants trop gras. Ceux-là, il ne faut pas les suralimenter : surveillons leur appétit aux repas, modérons-le et ne leur offrons pas, par des aliments supplémentaires, l'occasion de développer leur tendance à l'obésité. Quant aux grandes personnes, lorsqu'elles sont bien portantes, je ne vois pas pourquoi elles se livreraient à ce petit exercice du goûter, qui, le plus souvent, n'est qu'une satisfaction donnée à la gourmandise.

Pour les malades et les convalescents, la question est toute autre, et le goûter sera permis aux estomacs fatigués qui ne supportent que de petites quantités de nourriture à la fois, et qui, pour avoir leur compte, sont obligés de multiplier les repas ; il en sera de même pour les convalescents qui ont besoin de se refaire.

Un monsieur est chez son coiffeur :

Celui-ci insiste depuis une heure pour lui vendre une certaine eau destinée à lui laver la tête.

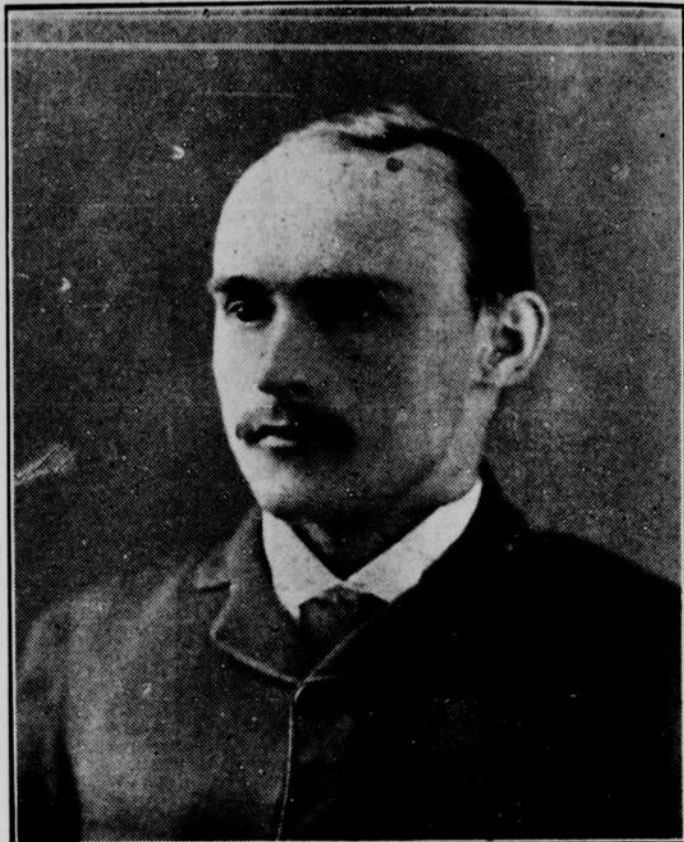
— Je veux bien, fait le monsieur, énérvé, mais à charge de revanche : vous allez m'acheter un remède dont je suis l'inventeur... Excellent contre les cors aux pieds !

**GRATIS**  
Un livre très sérieux sur les maladies des nerfs et une bouteille échantillon de notre remède sont envoyés gratuitement à ceux qui en font la demande, aux pauvres surtout.  
**KENIG Med. Co., 100 rue Lake, Chicago.**  
En vente chez les pharmaciens : \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00

**"ANTIKOR - LAURENCE"**  
Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Energique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. **A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.**

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

**GRATIS**  
Les Pilules Végétales de Nouvelle Vie, du Dr. Willard, pour le Foie et l'Estomac guérissent rapidement la Constipation, les Attaques Biliaires, le mal de Tête, les Maladies du Foie, l'Indigestion, les Dérangements d'Estomac. Vendez par nous, 6 boîtes 25c. la boîte, donnant un Billet pour Prix à chaque client qui achète, ce qui lui donne droit à un beau morceau d'Argent. Lorsque vous les aurez vendues, envoyez nous l'argent \$1.50 et nous vous enverrons votre choix de deux, de ces 3 Elegantes Bagues en Soudé "Gold Shell" gr. titiment. Nous nous faisons à vous. Aucun argent requis avant que les Pilules soient vendues. Adresses : **Dr. Willard Medicine Co., Dept. 7 Toronto, Ont.**



Biographie intéressante de notre compatriote distingué,  
**FEU J. L. MATHIEU,**  
CHIMISTE

Né à Saint-Louis de Bonsecours, comté de Richelieu, le 19 septembre 1866. Notre regretté compatriote montra dès son bas âge l'esprit actif qui le distingua plus tard. Il fit ses études au Séminaire de Saint-Hyacinthe et après avoir passé un examen brillant, en pharmacie, en 1891 il ouvrit sa pharmacie à Sherbrooke et commença bientôt la préparation de ses spécialités et surtout de son Sirop de Goudron et d'Huile de Foie de Morue, dont le succès devait bientôt étonner la province. — Mais ce succès ne vint pas sans efforts. D'abord la combinaison des éléments curatifs paraissait impossible. Nul n'avait jusque-là pu réunir les substances qu'il voulait combiner — et nul autre n'a pu jusqu'ici imiter ce sirop qu'après six ans d'efforts il réussit enfin à perfectionner.

Dès lors, le succès lui sourit. Ceux qui essayaient le "Sirop Mathieu" en parlaient à leurs amis. De bouche en bouche

la nouvelle des guérisons extraordinaires de rhumes obstinés se propagea, et la vente augmenta, jusqu'au point que les marchands principaux de la Province commandaient le Sirop de Goudron et d'Huile de Foie de Morue, non plus à la grosse mais au char. Une seule maison à Montréal en ayant commandé cinq chars dans les derniers quinze mois, et un nombre considérable plus qu'un char. Malheureusement M. Mathieu ne put jouir longtemps de son succès. Epuisé par le surcroît d'ouvrage que le développement immense de ses affaires entraîna, il est mort à Sherbrooke le 3 octobre 1902, à l'âge de 36 ans.

Il est consolant de savoir que son oeuvre lui survit. Le secret de sa préparation est conservé et ceux qui souffrent de rhumes obstinés et de toux remèderont encore pour bien des années ce jeune Canadien distingué, qui n'est resté que trop peu de temps avec nous.

**ROD. CARRIERE,**  
OPTICIEN,  
DIPLOMÉ DU  
**COLLEGE D'OPTIQUE DE PHILADELPHIE,**  
Instructeur d'Optique au Collège de Pharmacie de Montréal.  
Téléphone Bell Est 2257  
1540 rue Ste-Catherine, Montréal.  
Nouvelle Adresse,  
Après le 1er Mai 1903,  
1741 rue Ste-Catherine, Montréal.  
Entre les rues St-Denis et Sanguinet

**Theatre National Français**  
1440 SAINTE-CATHERINE  
Tel. Bell Est 1736 Tel. Marchands 320  
SEMAINE DU 23 MARS 1903  
Grand Drama Spectacle  
**'LE PRETRE'**  
MAGNIFIQUES DECORS  
Cinquante Personnes sur la Scène.  
Prix, Matinées, - 10, 15, 20, 25c  
Prix, Soirées, - 10, 20, 30, 40c

LA NECESSITE DU SOMMEIL.

Un journal médical demande qu'on accorde à l'adolescent un sommeil plus long. Le nouveau-né a son besoin de sommeil complètement satisfait; il dort, s'il se porte bien, presque constamment et ne se réveille que pour téter. Dans les premières années, on est très disposé à laisser les enfants dormir tant qu'ils veulent, le temps consacré au sommeil était un temps de tranquillité pour les parents. Mais à partir de six ou sept ans, âge de la fréquentation de l'école, les choses changent complètement. A l'âge de dix ou douze ans, l'enfant ne dort que huit à neuf heures, alors qu'il lui en faudrait au moins dix à onze, et plus l'enfant avance en âge, plus on lui raccourcit le temps consacré au repos.

L'auteur croit que l'adolescent jusqu'à vingt ans a besoin de neuf heures de sommeil et que l'adulte réclame encore huit à neuf heures. Si la durée du sommeil est insuffisante, le système nerveux, le cerveau surtout, ne se reposent pas suffisamment et ne fonctionnent plus normalement. L'épuisement, l'excitabilité, les troubles intellectuels remplacent peu à peu le goût du travail, le bien-être général, l'esprit d'initiative.

A la ligne aërialcoolique.

—Vous avez vu que Duclaux s'est prononcé pour l'alcool et le marc de vin.

—Oui. Aussi, on ne l'appelle plus que Duclaux-Vougeot.

MYSTERE ECLAIRC.

Tout est mystère, dans les affections de la gorge et des poumons, et pourtant le BAUME RHUMAL éclaircit tout cela.

La Découverte la plus Merveilleuse du Siècle.



AVANT LE TRAITEMENT.



APRES LE TRAITEMENT.

Votre figure est-elle grêlée par la Picote? S'il en est ainsi,

Mme Julia Mays, du No 240, cinquième avenue, New-York, qui est de passage à Montréal, pour quelque temps, a les moyens scientifiques de vous faire subir un traitement qui fera disparaître ces vestiges de picote. Mme Mays garantit sa cure à chacun de ses patients; de plus, elle peut vous donner des références de personnes bien connues qui ont obtenu d'heureux résultats de son traitement.

Il n'y a pas de raison pour que votre figure porte des signes de vieillesse. Par son traitement, Mme Mays réussit à faire disparaître de la figure toute trace de vieillesse. Elle redonne à votre teint les couleurs roses de la jeunesse.

Tout un traitement électrique spécial pour rendre le contour de la figure absolument plein. De plus un remède infallible et immédiat pour guérir l'eczéma acné ainsi que les boutons.

Ecrivez pour renseignements.

Mme JULIA MAYS, 240 Cinquième Avenue, New-York.

68 rue McKay, Montréal.

Tel. Up 475



POUPEE HABILLEE  
Gratis!

Fillette, aimeriez-vous avoir cette belle poupee habillée? Si oui, envoyez votre nom et votre adresse sur une carte postale, et nous vous enverrons 12 beaux paquets de délicieux parfum en Godéurs: oriliet, lilas, muguet, héliotrope, rose et violette. Venez les à 10c. chacun, envoyez-nous \$1.20, et nous vous enverrons tout de suite la plus belle Poupee que vous ayez jamais vue. Elle a des boucles de cheveux dorés, des yeux bleus allègres, des joues roses, est élégamment habillée d'une robe de soie et de satin, garnie de velours et de dentelle, à un chapeau très bon garni, de chies petites pantoufles, de véritables bas, des sous-vêtements garnis de dentelle. On peut l'habiller et la déshabiller tout comme un véritable bébé, sa tête, ses bras et ses jambes sont articulés. Elle peut se tenir debout seule ou s'asseoir dans une chaise ou sur le plancher.

Eva Gilles, New Westminster, B.C., dit: "J'ai reçu votre jolie Poupee, et je en suis très content. Elle est une belle."

Lizzie Spronke, Newdale, Man., dit: "J'ai reçu la Poupee et je pense qu'elle est une jolie prime. Elle est la plus belle poupee que j'aie jamais eu."

Gertie McDonald, Bonavista Bay, Nfld, dit: "Je vous remercie très bien pour ma belle poupee. J'en suis très content."

Fillette, pensez une bonne occasion nous vous offrons. Vous recevez cette jolie grande poupee tout habillée pour une vente de seulement 12 paquets de parfum.

Napoleon Pare, Quebec, dit: "J'ai vendu le parfum en si peu de temps que vraiment je ne savais à qui les donner."

Victoria Deguire, Ste. Justine, Que., dit: Je n'ai pas eu de difficulté à les vendre. C'est une excellente parfum."

Ecrivez aujourd'hui et vous aurez la poupee.

Rose Perfume Co. Dept 1977, Toronto



GRATIS Venez 12 gros paquets seulement de nos Graines de Pois d'Odeur généralisn abondante, envoyez-nous l'argent \$1.20 et nous vous enverrons, par la poste, tout-à-fait gratuitement, ces deux présents: une Magnifique Bague en pur Or, sertie de belles pierres et une Chaîne de Con, de 4 pieds de longueur, pour dame. Nous vous confions nos raines. Faites-les demander aujourd'hui. Aucun argent requis avant que les graines soient vendues; chaque client qui achète de vous reçoit un Billet pour PRIX qui lui donne droit à un beau morceau d'Argentierie. Elles se vendent rapidement. Adressez: The Bargainer Co., Supply Dept. 41 Toronto, Ont.

LE DANGER DES BRUITS STRIDENTS.

On ne badine pas avec le bruit, pas plus qu'avec le feu, pas plus qu'avec l'amour.

Les bruits trop stridents sont dangereux. C'est ce que nous explique M. H. de Parville dans sa revue scientifique.

Les enfants ont quelquefois la manie, en guise de plaisanterie, de surprendre brusquement un camarade en poussant à portée de son oreille un cri strident. Ce mode de distraction pourrait avoir des suites funestes sur l'organe de l'ouïe; on en connaît quelques exemples.

En général, il faut se défier des bruits aigus. Un coup de sifflet peut faire tomber en catalepsie certaines personnes affectées de maladies nerveuses. Le docteur Burchart-Mériaux, de Bade, a signalé récemment toute une série de troubles auditifs dus au bruit aigu des sifflets de chemins de fer. Mais voici un cas particulier observé par le docteur Beugniez-Corbeau, qui mérite la peine d'être rapporté.

Le sujet se trouvait dans une gare, près d'un train qui allait partir. Un coup de sifflet retentit. L'homme tombe comme foudroyé, tout d'une pièce, à la façon d'un épileptique. On le relève; il n'avait pas

perdu connaissance, mais le bruit strident du sifflet, mêlé au bruit du jet de vapeur, avait déterminé un vertige d'une intensité formidable qui l'avait précipité sur le sol et l'y avait cloué pendant toute sa durée. "Si ce tapage durait longtemps, dit-il, je suis certain que je mourrais." Le bruit du sifflet ne lui faisait pas grand effet, mais son mélange avec l'échappement de vapeur le foudroyait; d'ailleurs, le bruit du marteau sur une enclume lui avait été de tout temps insupportable. Ces accidents avaient débuté quatre ans auparavant; un jour qu'un organiste de ses amis lui joua le mauvais tour, en réparant des orgues, de lui faire partir dans l'oreille droite, pendant qu'il était baissé, une note des plus perçantes. Le chancela du côté gauche et faillit tomber d'une hauteur de quinze pieds. Cette fois encore, à la gare, la chute avait eu lieu du côté gauche.

Entre Américains :

—Oui, mon cher Jonathan, j'ai connu une époque où j'aurais pu acheter, au Texas, une lieue carrée de bonne terre couverte de pâturages et de forêts, pour une paire de bottes.

—Et pourquoi ne l'avez-vous pas achetée ?

—Je n'avais pas les bottes.

VARIÉTÉS

Chez l'usurier :  
—Comment, neuf pour cent ? Vous m'aviez dit que vous prêtiez à six et demi ?

Eh bien ! oui ; six, et la moitié de six, qui est trois, cela fait bien neuf...

Dans un salon, une dame, parlant d'une de ses amies, dit :

—Dieu ! qu'elle est "sotte" !

—Qu'en savez-vous ? répliqua une autre personne. Elle ne dit jamais rien !

—C'est vrai ; mais on voit qu'elle "pense des bêtises" !

Marius, pédalard, ou pédaleux — l'un et l'autre se dit ou se disent —

narre avec force gestes ses exploits de bleyéiste.

—Au bout de 300 kilomètres, je tombe... sur une côte...

—Et, naturellement, vous la grimpez en un splendide emballage ?...

—Non ; je me la casse !...

L'OBSTACLE VITAL.

Du refroidissement à la pleurésie il n'y a qu'un pas. Mettez entre eux la barrière infranchissable... le BAUME RHUMAL.

Un mot d'Auber et qu'on peut avoir l'occasion de replacer.

—Dites-moi franchement, monsieur, que pensez-vous de la voix de ma fille ?

—Moi, à votre place, madame, je lui ferais prendre des leçons d'aquarelle.

LE CHENE ET LE ROSEAU



Le bon La Fontaine sortit un jour de son tombeau, pour montrer aux hommes combien ses fables sont encore vraies aujourd'hui.



Il alla trouver le directeur de la Compagnie du chemin de fer du Nord, et lui dit : "Vous vous croyez puissant et, cependant, qu'il arrive un accident, c'est vous qu'on attaque dans les journaux ; vous êtes forcé de tomber comme le chêne."



Il vit un aiguilleur et lui dit : "Vous êtes heureux, vous, d'être un petit, un humble, vous êtes comme le roseau de la société. Qu'il arrive un ouragan, vous êtes trop faible pour qu'il vous atteigne."



Un vent de colère souffla dans la presse, mais le directeur n'en resta pas moins à sa place sans être le moins du monde inquiété.



Et le pauvre aiguilleur, cet infiniment petit, ce roseau chétif, eut beau courber la tête, il fut jeté sur le pavé.



Le bon La Fontaine, désabusé, retourna dans son tombeau, jurant, mais un peu tard, qu'il n'en sortirait plus.

La Grande Exposition de Modes se continue cette semaine à la

**MAISON VALLIERES,**

1459 rue Ste-Catherine, Coin Montcalm.

Une visite est respectueusement sollicitée.

L'ANGE DU FOYER.



LE POETE, écrivant. — "Il faut s'aimer ce soir, ô toi l'ange du foyer !"  
Zut ! j'ai un pied en plus...

—Alors, tu trouves que je n'ai pas assez de te cirer deux bottines ?

LE GAMIN ET LE CUIRASSIER.



—Un peu de feu, s'il vous plaît... sans vous déranger ?